

Bulletin Communiste

ORGANE DU PARTI COMMUNISTE (S. F. I. C.)

142, Rue Montmartre, Paris

HEBDOMADAIRE

Le Numéro : 50 centimes

Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !

SOMMAIRE

Lénine et les communistes français (*Boris Souvarine*). — Aux travailleurs de tous les pays. — L'ère léninienne (*Amédée Dunois*). — Lénine et les « nés de la guerre » (*Paul Marion*). — Lénine, génie de notre classe (*R. Louzon*). — Les premiers écrits de Lénine (*S. Mitzkevitch*). — Lé-

nine comme homme (*Semachko*). La crise approche (*N. Lénine*). — Le « cours nouveau » du Parti bolchevik : le Parti et la démocratie ouvrière (*L. Kamenev*) ; Les tâches du Parti (*Staline*). — La retraite d'Octobre : Notre recul (*G. Berling*). — Bibliothèque communiste.

L É N I N E

Lénine et les Communistes français

Les disciples de Lénine ne sont pas près d'élever à leur maître, par leurs écrits, un monument à sa taille. Il faudra du recul pour apprécier Lénine dans toute sa grandeur, et du temps pour fouiller son œuvre, si pleine de pensée concentrée.

A cette heure, on ne peut encore que balbutier des paroles qui voudraient dire trop de choses à la fois, qui voudraient rappeler les enseignements du disparu, célébrer son labeur immense, honorer sa personne méconnue, exprimer l'admiration, la reconnaissance et le regret...

Peu à peu, on élèvera à sa mémoire l'arc triomphal digne d'elle, pierre par pierre, c'est-à-dire page sur page. Chaque élève de Lénine

apportera la sienne, jusqu'à ce que l'idée pour laquelle il a donné sa vie ait gagné le monde.

..

Le mouvement communiste français doit à Lénine ce qui le différencie du mouvement socialiste qui n'est maintenant qu'un aspect du radicalisme bourgeois. Il est vrai que tout le mouvement communiste international est redevable à Lénine dans la même mesure. Mais dans d'autres pays, il existait une gauche socialiste et marxiste qui résistait aux entraînements de l'opportunisme, du réformisme, du parlementarisme, et qui avait quelques vues théoriques justes, bien que sans armature et sans conception pratique. Lénine a donné à ces gauches ce qui leur

manquait : les notions directrices et le lien entre la théorie et la pratique. A nous, socialistes de gauche français pendant la guerre, aux idées si confuses, au marxisme si livresque, Lénine a pour ainsi dire tout appris : la façon de poser les questions, de les interpréter, de les résoudre, de donner vie aux solutions.

Les anciennes écoles socialistes françaises, qui avaient eu toutes « quelque chose » de révolutionnaire et de prolétarien, donc qui laisseront trace dans l'histoire du prolétariat français malgré leurs erreurs et leur déchéance finale, étaient gangrenées d'idées bourgeoises bien avant la guerre. Le 4 août 1914 ne fit que consacrer définitivement leur rupture avec le mouvement historique de la classe ouvrière, et leur asservissement à la bourgeoisie. Le syndicalisme révolutionnaire, qui demeura jusqu'à la guerre prolétarien par sa composition et révolutionnaire par son esprit, s'avéra n'être ni l'un ni l'autre par son idéologie, contradictoire, confuse, riche surtout de négations, altérée d'anarchisme, et il rejoignit les tendances rivales dans le reniement et la faillite.

Les rares survivants de toutes ces écoles qui ne perdirent pas la tête essayèrent de sauver ce qui pouvait être sauvé du socialisme et du syndicalisme d'opposition au capitalisme ; ils ne sauvèrent que leur conscience, et rien de leur mouvement. Il fallut l'influence de la forte pensée de Lénine, du bolchevisme, pour que les hommes qui « se cherchaient » se rassemblent et s'engagent dans la voie nouvelle conduisant au communisme. Grâce à leur doctrine neuve pour la France, grâce au marxisme restitué dans sa signification véritable, puisé à sa source même par Lénine, ils ont pu entreprendre un effort constructif, avec l'aide des milliers de nouveaux adeptes accourus vers eux, les « nés de la guerre » à la conscience politique qui ont formé le contingent principal du Parti communiste.

La pensée de Lénine eut peine, d'abord, à se frayer un chemin vers le prolétariat français. Dans aucun pays, la censure ne fut plus hermétique, l'état de siège plus rigoureux, et les vrais révolutionnaires moins expérimentés qu'en France. Nous ignorions tout de ce qui se passait à l'étranger, des résistances à la trahison de la 2^e Internationale, du rôle des députés bolcheviks à la Douma, des appels de Lénine, de l'opposition de Liebknecht, de Rosa Luxembourg et de Radek en Allemagne, des tentatives des socialistes italiens, suisses, anglais. Nous ne savions rien du travail illégal. Quelques numéros du *Labour Leader*, pacifiste, de la *Sentinelle*, de la *Chaux-de-Fonds*, c'était tout ce que nous con-

naissions comme manifestations de la fidélité du socialisme international à lui-même.

Zimmerwald fut notre mot de ralliement, notre raison de reprendre confiance, le point de départ d'une action véritable, bien que gauche et timide. Mais là encore, nous étions tenus dans l'ignorance de l'essentiel. Merheim et Bourderon nous cachèrent l'existence de la « gauche de Zimmerwald » groupée autour de Lénine, de l'aile révolutionnaire de la Conférence pacifiste. Nous qui avions tant besoin de leçons, qui ne savions pas encore discerner l'idée de guerre de classe de celle de paix, qui sentions la vérité révolutionnaire beaucoup plus que nous ne la comprenions, nous n'avons connu qu'en 1916 le point de vue de Lénine sur la guerre. Merheim et Bourderon, pacifistes petits-bourgeois, n'avaient rien compris à « l'extrémisme » de Lénine et ne prononçaient ce nom qu'avec une sorte d'effroi. Plus tard, après Kienthal, nous entendîmes Brizon parler de Lénine comme d'un « illuminé », d'un « fou »...

Mais le jour où la thèse de Lénine fut connue, elle conquiert la conscience révolutionnaire du prolétariat français avec une rapidité vertigineuse.

*
**

Je n'ai qu'à évoquer mon propre « cas », non pour son intérêt intrinsèque, mais comme typique pour les hommes de ma génération. Socialiste avant la guerre, pour ainsi dire « comme tout le monde », respectant et admirant tous les hommes en vue du Parti, Jaurès, Guesde, Vaillant, Sembat, Hervé même, confiant en eux pour conduire le socialisme français à ses destins, je ne demandais qu'à les suivre. J'avais dix-neuf ans quand la guerre éclata : dix-neuf ans, beaucoup de lectures sans fil conducteur, une connaissance livresque du marxisme sans aucune idée du maniement de la méthode. Nos guides habituels, nos conseillers écoutés nous dirent notre devoir : partir au nom de la défense nationale... Je les crus, comme tant d'autres qui ont payé de leur vie l'erreur de leurs maîtres.

Trois mois après, seul dans mon coin, creusant farouchement la question terrible, je sentis que la défense nationale n'était qu'un mensonge, et compris qu'il fallait, selon l'expression de Jaurès que je ne connaissais pas alors, « s'évader du crime des gouvernants ». Je m'en évadai individuellement, égoïstement, mais en cherchant à relier mon « cas » à celui de la classe ouvrière. Comment celle-ci pouvait-elle se dégager et avoir son attitude propre ? Voilà ce que je ne savais pas. Et pas un conseil d'ancien pour me mettre sur la voie...

L'erreur de nos chefs se changeait visiblement en obstination criminelle. Je connus Paul Faure, puis Longuet, Pressemane, d'autres, qui cherchaient sincèrement le salut de leur classe et qui ne comprenaient pas plus que moi, enfant de vingt ans. Mais ils tentaient quelque chose, j'eus confiance en eux et fis en leur compagnie un bout de chemin.

Mais le jour où l'on me conduisit au « Comité pour la reprise des relations internationales », je me sentis dans la bonne direction. Il y avait encore beaucoup de confusion dans ce « Comité », du pacifisme, de l'anarchisme, du syndicalisme, mais aussi des idées substantielles, des idées communistes apportées là par Trotsky, par Losovsky. Et je m'incorporai au petit groupe, tout en comprenant obscurément que ce n'était là qu'un soulagement de conscience, qu'il fallait toucher la classe ouvrière et non se libérer en cercle restreint. C'est pourquoi je fus du premier noyau du *Populaire*, où l'on ne perdit pas son temps.

J'avais vingt et un ans quand j'écrivis sur la défense nationale un petit article où je tranchais mon doute d'assez ingénieuse façon, repoussant l'affirmation de ceux qui « ne séparaient pas » le socialisme de la défense nationale, et expliquant, d'autre part, qu'on subit la défense nationale comme un fait inévitable, comme le capitalisme lui-même... Impasse tragique, où je me heurtai de tous côtés à un mur, où toute une génération angoissée cherchait à se frayer une issue.

Brusquement, la vérité me fut alors révélée. Elle m'apparut sous la forme d'une longue lettre de Lénine, que Delépine me remit avec un sourire narquois qui signifiait : « Amusez-vous à lire ces trente pages si vous en avez le courage ; moi, j'aime mieux le chant grégorien... » Je lus la lettre, et dès lors je compris tout ce qui m'avait paru insoluble.

Lénine y donnait ce qui avait toujours manqué à la fraction révolutionnaire française : la clef de la situation, une interprétation systématique et une méthode de solution. La question de la guerre et de la défense nationale y était résolue d'une façon lumineuse qui a enseigné à la nouvelle génération comment utiliser la conception marxiste de l'histoire. Il y disait en substance : nous ne sommes pas contre toute guerre puisque nous reconnaissons que certaines guerres ont, dans l'histoire, joué un rôle libérateur pour des peuples, par exemple les guerres de la Révolution française ; nous sommes contre la guerre profitable aux capitalistes, aux exploités, aux esclavagistes, et dans une telle guerre, défense nationale signifie défense des intérêts impérialistes ; mais nous serions pour toute guerre menée contre les oppresseurs, par exemple pour une guerre des colonies

contre la métropole, de l'Irlande contre l'Angleterre, etc., car dans ce cas, défense nationale signifierait défense des opprimés ; il faut donc avant tout déterminer le caractère de la guerre, établir si elle est une guerre de libération ou une guerre de spoliation et d'oppression, et alors seulement on peut se prononcer pour ou contre la défense nationale ; dans le cas de la guerre de 1914, le doute n'est pas permis, c'est bien d'une guerre impérialiste qu'il s'agit, d'une guerre que nous avions à l'avance prévue et dénoncée comme telle au Congrès de Bâle...

Quelle leçon féconde de marxisme ! Quand on a compris cela et qu'on s'est assimilé cette manière d'apprécier les faits, on est acquis au communisme. C'est avec cette logique implacable que Lénine a conquis des masses innombrables, en Russie et dans le monde. J'ajoute que le vieux, qui ne se doutait pas avoir affaire à un gosse, m'attribuait toutes sortes de desseins ténébreux, comme par exemple, une connivence avec Ledebour que je n'avais jamais vu de ma vie, ce qui lui servait de prétexte à me rudoyer impitoyablement, selon son habitude. Mais j'étais battu et content, je ne prêtai pas d'attention aux injures et je fis mon profit de ce cours magistral.

On peut dire que l'ensemble du Parti communiste français ne serait pas ce qu'il est s'il n'avait existé un Lénine pour lui enseigner le communisme.

*
**

Dans la suite, c'est Lénine qui nous a délivrés des illusions démocratiques, qui nous a appris ce que c'est qu'une révolution sociale, qui nous a inculqué la notion concrète de dictature du prolétariat, qui nous a donné conscience de la nécessité et du rôle d'un Parti communiste, qui nous a rassemblés dans une nouvelle Internationale, qui nous a débarrassés des préjugés pacifistes, qui nous a fait comprendre l'emploi de la violence armée, qui nous a mis en garde contre le sectarisme, l'intransigeance verbale, qui nous a enseigné la souplesse et la mobilité dans la tactique...

Tout cela, ce que nous savons et ce que nous sommes, nous ne le saurions pas et ne le serions pas sans Lénine, le génial disciple de Marx, le guide et l'impulseur du mouvement ouvrier révolutionnaire contemporain. C'est pourquoi nous perpétuerons à jamais son souvenir dans la mémoire du prolétariat mondial et puiserons dans son œuvre les raisons et la force de la mener jusqu'au bout.

Boris SOUVARINE.

Aux Travailleurs de tous les Pays !

Les travailleurs révolutionnaires du monde entier ressentent lourdement la perte qu'ils ont faite, en Lénine, du chef le plus grand du mouvement ouvrier. Camarades, cette perte ne doit pas nous décourager. Nous garderons, avec gratitude, le souvenir des services immortels que Lénine a rendus à la classe ouvrière. Suivant son exemple lumineux, nous travaillerons à l'accomplissement de son testament historique. Car autant que Marx, Lénine reste à jamais notre chef.

Marx nous a enseigné les voies de la libération du prolétariat. Lénine nous a conduit dans ces voies.

Lénine a créé le parti ouvrier victorieux de Russie. Avec une foi inébranlable en la puissance révolutionnaire et en l'avenir de la classe ouvrière, il a persévéré dans cette œuvre, malgré les plus grandes difficultés, malgré les persécutions, malgré des préjugés profondément enracinés, malgré la trahison de nombreux chefs de la classe ouvrière, pendant le combat contre le despotisme tsariste.

Pendant cette lutte, qui a duré de longues années, Lénine a élaboré une stratégie victorieuse, celle du marxisme révolutionnaire et des partis communistes.

Lénine ouvre dans l'histoire du mouvement ouvrier un nouveau chapitre. Dès les premiers jours de son activité, Lénine soutint un combat héroïque contre l'esprit capitaliste qui s'était infiltré dans les partis de la II^e Internationale. Lorsque, au début de la guerre impérialiste, ces partis se mirent volontairement au service des gouvernements capitalistes de proie, Lénine formula avec génie le mot d'ordre de la révolution prolétarienne mondiale :

Transformation de la guerre impérialiste en guerre civile !

Animé d'une ardeur révolutionnaire sans limites, armé d'une volonté de fer, Lénine conduisit, en 1917, le prolétariat russe à l'assaut de l'État capitaliste. De tous les chefs du mouvement ouvrier moderne, il comprit le premier la portée du réveil politique des masses paysannes et la nécessité, pour l'action révolutionnaire, d'une étroite alliance — sous l'hégémonie du prolétariat — du prolétariat industriel et des travailleurs ruraux. Avant tous autres, il reconnut dans les Soviets, conseils ouvriers et paysans, les institutions d'État de la dictature prolétarienne. Il unit le prolétariat sous le mot d'ordre :

Tout le pouvoir aux Soviets !

Il fonda et affermit le pouvoir des soviets, réussissant à libérer les masses laborieuses de Russie du joug préparé pour elles par les mercenaires du capitalisme qui les entouraient d'un cercle de fer.

Nul d'entre nous n'oubliera jamais l'attentat commis contre Lénine en 1918. Nul d'entre nous n'oubliera que des traîtres à la classe ouvrière ont tiré sur notre guide et chef à balles empoisonnées.

Il y a cinq ans, Lénine fondait l'Internationale Communiste.

Il nous révélait alors quels devaient être nos devoirs internationaux : la réalisation des idéals éternels du socialisme et du mouvement ouvrier. Ce devoir a rempli toute sa vie. L'histoire ne connaît pas de plus grand exemple de dévouement à l'idéal de libération de la classe ouvrière. Nul n'a fait autant que lui pour réaliser cet idéal.

Jusqu'aux derniers temps, Lénine consacra au développement révolutionnaire des événements d'Allemagne une attention particulière. Nous pensions tous que la révolution prolétarienne était sur le point de se dresser en Allemagne.

Lénine fut et reste à jamais le chef de la révolution prolétarienne mondiale. Son génie a signalé le réveil national et la montée révolutionnaire des peuples de l'Orient en lutte contre l'impérialisme capitaliste. Se rendant pleinement compte de leur énorme importance, Lénine a travaillé inlassablement à attacher les peuples d'Orient à l'Internationale Communiste.

Son mérite restera à jamais d'avoir affirmé par l'Internationale Communiste que :

L'Internationale sera le genre humain.

Lénine manifesta toujours une intelligence particulière du mouvement des jeunesses et des femmes. Il voyait nettement que son développement porte le dernier coup au principal ennemi de la révolution prolétarienne, à la passivité des masses.

La révolution mondiale progresse, comme le prévoyait Lénine, à pas de géants.

Guidés par la pensée de Lénine, unissons toutes nos forces contre le joug du capital ! Prolétaires de tous les pays, préparez-vous aux prochaines luttes révolutionnaires ! Puissions-nous tous avoir sans cesse au cœur une haine de l'ennemi aussi ardente et aussi profonde que notre amour pour Lénine !

L'Exécutif de l'Internationale Communiste appelle toutes ses sections aux prochains combats. A nos millions de camarades de tous les pays, nous crions : « Suivez l'enseignement et l'exemple de Lénine, qui vivra éternellement dans notre parti ! Combattez comme lui, et vous vaincrez comme lui ! »

L'Exécutif de l'Internationale Communiste :

Le Président : ZINOVIEV. — CLARA ZETKIN (Allemagne), KOLAROV (Bulgarie), TERRACCINI (Italie), STEWARD (Angleterre), BORIS SOUVARINE (France) STIRNER (Amérique du Sud), SCHULLER, UNGER (Internationale des Jeunesses Communistes), BUKHARINE, RADEK (Union Soviétique), PRUKHNIAK (Pologne), AMTER (Amérique), KUUSINEN (Finlande).

Le Bureau de l'Internationale Syndicale Rouge :

Le secrétaire : LOZOVSKY.

L'Ère Léninienne

C'est quelques années avant la guerre que, pour la première fois, j'entendis parler de Lénine, alors réfugié à Paris, en même temps, d'ailleurs, que de Martov — dont je devais faire la connaissance personnelle au cours du premier hiver de la guerre. Ceux qui parlaient de Lénine le représentaient comme un intransigeant, un sectaire et un fanatique, toujours prêt à lancer la foudre et l'anathème contre ceux qui, pour leur malheur, pensaient autrement que lui. De bonnes âmes — dont était Vandervelde, qui fit même à cette occasion, au commencement de 1914, le voyage de Saint-Pétersbourg — s'efforçaient d'unir en un seul faisceau les forces terriblement divisées du socialisme russe : socialistes-révolutionnaires, mencheviks, bolcheviks. — « Rien à faire, objectaient, à cette tentative pie, les connaisseurs ; il y a Lénine, et tant qu'il y aura Lénine, l'unité socialiste russe est pratiquement impossible. » Et je n'aimais point ce mystérieux Lénine, dont le dogmatisme aveugle empêchait en Russie la réalisation de cette unité socialiste, que je considérais *in abstracto* comme le souverain bien.

Plus tard, pendant la guerre, j'entendis de nouveau parler de Lénine. Il était alors le chef de cette *gauche de Zimmerwald*, qui osait parler de transformer la guerre capitaliste en guerre civile ! Une gauche de Zimmerwald, mon Dieu, alors que la plupart des *minoritaires* français avaient déjà tant de peine à se tenir au niveau de la droite !... alors que nos ambitions n'allaient pas au delà du refus des crédits et de la résistance passive à la manière italienne !... Était-il possible qu'il y eût quelque part, en Suisse, des extrémistes d'un tel calibre !

Vint la Révolution d'Octobre, œuvre et triomphe de Lénine. Oh ! je n'affirme pas que je compris tout de suite, mais enfin je commençais à comprendre, et d'effort en effort j'y parvins un peu plus chaque jour. La dissolution de la Constituante ne m'inspira aucun effroi. Que de fois ne m'était-il pas arrivé, quand j'étudiais l'histoire de la Révolution française, de regretter que la Commune parisienne n'eût pas, le 9 thermidor, arraché le pouvoir des mains de la Convention ! Qu'avait été la Commune de Paris de 1871, sinon une insurrection — manquée — contre l'Assemblée nationale ! Je comprenais qu'entre le principe démocratique de la Constituante, qui légalise la confusion des classes, et le principe prolétarien du *Soviet* ouvrier et paysan, qui sanctionne au contraire leur séparation, il fallait choisir — et choisir les Soviets. Malheur à ceux qui, infestés de sophismes démocratiques, n'ont pas compris, à ce moment, cette nécessité criante ! L'histoire qui, elle, a choisi, a déjà rejeté hors de la révolution, sur les confins de la démocratie bourgeoise, ceux qui n'ont pas compris ou pas voulu comprendre.

Il n'y a, comme on dit, que le premier pas qui coûte, et le premier pas était fait. Fait sur la bonne route, avec le meilleur des guides. A partir de la Révolution d'Octobre, la puissante personnalité de Lénine s'imposa à mon esprit, et très vite je m'aperçus que, dans la pensée et l'action d'un pareil homme, il ne pouvait y avoir matière à distinctions subtiles, à sectionnements arbitrai-

res, qu'il n'était pas de ceux auxquels on mesure leur part : Lénine était de ceux qu'on accepte en bloc ou qu'on rejette en bloc. Comme la révolution elle-même, n'est-ce pas ?

En Lénine, tout se tient, et notamment la théorie et la pratique ne font qu'un. Le Lénine d'aujourd'hui n'est autre que le Lénine d'hier et de toujours. Cet homme n'est pas seulement un miracle d'unité, mais de continuité et de constance. Et voilà, à n'en pas douter, le secret de sa grandeur et de sa force. Et voilà la raison qui permet d'affirmer l'existence du *léninisme*.

Essayons de caractériser cette unité, cette continuité léninienne.

*
**

Marx avait fait passer le socialisme de l'utopie à la science. Lénine l'aura fait passer de la science qui permet d'anticiper sur l'histoire, à l'action révolutionnaire qui, elle, pétrit et repétrit l'histoire, qui bouleverse, avec les faits anciens, les valeurs traditionnelles, et crée, avec des faits nouveaux, des valeurs inédites. Marx, théoricien prodigieux, magnifique bâtisseur d'idées, avait uni, fondu ensemble, en une synthèse définitive, socialisme et prolétariat. Lénine, organisateur émérite et tacticien incomparable, aura uni, fondu ensemble prolétariat et révolution, ou mieux, prolétariat et dictature.

De par ces deux hommes de génie, dont la puissance de volonté créatrice était égale, l'idée, le mouvement, la tradition socialiste ont franchi deux étapes essentielles, à chacune desquelles le nom de chacun d'eux restera attaché. — La première est l'*étape marxiste*, où « l'unique théorie révolutionnaire juste » (le mot est de Lénine lui-même) se saisit peu à peu, et d'ailleurs non sans peine, du cerveau du prolétariat ; la seconde est l'*étape léninienne*, où le prolétariat, solidement armé d'une théorie révolutionnaire juste, s'empare de la dictature ou combat pour s'en emparer.

Ces deux grandes étapes de la pensée et de l'action socialistes, il faut nécessairement passer par elles. Qui s'y refuse se place, par son refus même, en dehors du socialisme, du prolétariat et de la révolution.

« La conquête du pouvoir politique est devenue le premier devoir de la classe ouvrière. » Tel avait été, dès 1864, alors que la classe ouvrière était encore si faible, le mot d'ordre de Marx. Mais, en dépit de la Commune, jamais, jusqu'à la guerre mondiale, la classe ouvrière n'avait directement lutté pour le pouvoir. Lénine est le premier qui, bien avant 1917, ait pris au sérieux ce mot d'ordre du maître. En matière de théorie socialiste, tout était dit quand il parut, et il avait trop de bon sens, trop peu de prétention à l'*originalité* (cette maladie d'un siècle individualiste et bourgeois) pour remettre en question, à tout bout de champ, les conceptions fondamentales, les « premiers principes » du socialisme : matérialisme historique, plus-value, etc. Ces conceptions fondamentales, il les tient pour acquises et pour définitives, et sans conteste il a raison. Son affaire à lui, Lénine, qui entre dans l'arène politique cinquante ans après le *Manifeste Communiste*, n'est

pas de théoriser à perte de vue, mais d'agir. Le vrai continuateur de Marx, à son sens, n'est pas celui qui s'use les yeux sur le *Capital*, mais le militant des batailles de classe. L'action, Lénine la met au commencement — et à la fin — de tout. Il la conçoit comme *action politique*, exactement comme *action politique de classe*. Grouper les ouvriers en syndicat et en parti, les éveiller à la conscience de classe et de parti, les lancer dans la lutte où s'achèvera leur formation, voilà le point de départ. Elargir progressivement l'objet et les méthodes de la lutte, créer en cours de route les organes et les rouages nécessaires, s'assurer des alliances utiles, éviter, tant qu'on est le moins fort, les batailles frontales, pratiquer l'art subtil de la manœuvre et, s'il le faut, du repli, voilà qui vient ensuite. Enfin, quand l'heure est arrivée, jeter toutes ses forces dans la bataille et écraser sans hésitation l'adversaire, voilà le point d'arrivée, l'aboutissement concret de cette lutte de classe prolétarienne, dont Marx n'avait donné que la théorie générale et dont Lénine, tout inspiré de Marx, s'est institué le stratège et le tacticien. Tournant et retournant dans tous les sens la notion de la lutte de classe, il a fait apparaître celle-ci sous son vrai jour de guerre civile, de bataille pour l'hégémonie politique, pour le pouvoir gouvernemental. Et, reprenant un vieux terme que Marx et Engels n'avaient fait que lancer dans la circulation, il a montré que la lutte des classes et la guerre civile se continuaient nécessairement, même après la défaite de la bourgeoisie, sous forme de dictature du prolétariat.

L'étape léninienne correspond pour le socialisme à l'étape impérialiste dans le développement du mode de production capitaliste. C'est l'étape où les antagonismes de classe s'exaspèrent, où le conflit du prolétariat et de la bourgeoisie redouble d'acharnement, où la lutte des classes, abandonnant ses objectifs économiques, prend un caractère de plus en plus politique, s'élargit et se hausse en guerre civile, en insurrection armée, et aboutit, dès la première défaite de la bourgeoisie, à la dictature du prolétariat. Tout cela — guerre civile, insurrection et dictature — était déjà inclus dans la lutte des classes de Marx. Lénine l'en a fait sortir, l'a exposé au grand jour, et c'est là son immense mérite. Tandis que tant de scolastes moroses, à la manière du vieux Kautsky, se contentaient de mâcher et de remâcher le marxisme traditionnel, Lénine, continuant vraiment l'œuvre de son maître, l'amenaient peu à peu au contact vivifiant d'expériences et de formes d'action nouvelles, à un regain de force et de fécondité.

Alors, un théoricien, Lénine ?

Oui et non. Il n'eût guère aimé, j'en suis sûr, ce nom de théoricien, sachant trop que le théoricien est presque toujours un homme qui met la théorie bien *au-dessus* de la pratique. Le révolutionnarisme de cabinet à la Kautsky (encore !) lui faisait horreur, autant et peut-être plus que le révolutionnarisme primitif et sans armature doctrinale des socialistes-révolutionnaires et des anarchistes. Il était, lui, et toute sa vie il est resté, le praticien de la révolution prolétarienne, le militant d'une lutte de classes *réelle*, le soldat d'une guerre civile *immédiate*. Toutes ses conceptions théoriques et tactiques, son cerveau n'en a opéré que la mise au point : elles sont sorties de son expérience propre et de l'expérience de son parti.

Son parti, le parti bolchevik ! Il l'a créé, forgé, martelé de ses mains puissantes, animé du souf-

fle impérieux de sa volonté formidable. Quand on se représente ce qu'était, il y a vingt ans, au lendemain du fameux Congrès de Londres, le petit parti bolchevik et ce qu'il est devenu ; quand on évoque ses luttes intérieures pour arriver à l'homogénéité idéologique et à l'unité fonctionnelle, ses polémiques implacables contre cet ennemi aux cent masques divers, fautilé dans les rangs ouvriers et qui a nom *opportunisme* ; quand on le suit à travers la révolution de 1905, les grèves de 1912-1914, la guerre de 1914 et la révolution de 1917 ; quand, enfin, on le voit, aux prises avec toutes les réalités, toutes les difficultés, toutes les responsabilités du pouvoir, ne se montrer vraiment inférieur à aucune, alors on est pris d'une sorte de vertige qui se change bien vite en une admiration sans bornes envers « Vladimir Ilitch », pour peu qu'on se souvienne que ce parti-là, qui gouverne les Russies, c'est lui, Vladimir Ilitch, qui l'a fait.

J'ai la certitude absolue que l'avenir saluera en Lénine le plus grand révolutionnaire de tous les temps. De plus grands par l'intelligence spéculative et scientifique, il en est peut-être — Marx, par exemple. Il n'en est pas qui dépassent Lénine par le caractère et la volonté. Il s'est, à vingt-cinq ans à peine, assigné un but concret : la dictature du prolétariat — non pas seulement russe, mais mondial, et il s'est mis en marche vers son but. Rien ne l'en a pu détourner ni distraire, ni les défaites, ni les trahisons, ni les sarcasmes. Uniquement à son idée et à sa tâche, il s'est montré implacable dans la réalisation de son dessein grandiose. Implacable, mais lucide et bon *arithmétique* : sachant compter et mesurer ses forces en même temps que celles de l'adversaire ; sachant les ménager aussi — les siennes, non celles de l'adversaire... Capable d'offensives acharnées, mais non moins capable, selon l'heure, de retenue et de modération ; dédaigneux des coups de main et d'aventures et ne se proposant jamais que le possible. La guerre, on l'a dit, est un art, qu'on ne peut d'ailleurs pratiquer qu'avec énormément de science. Lénine, qui fut sur le terrain social l'équivalent d'un homme de guerre, a fait de la révolution prolétarienne un art, une technique, presque un métier. Qui aspire à devenir un véritable révolutionnaire du xx^e siècle a tout à apprendre de lui.

Lénine est le père du bolchevisme. Mais qu'est-ce que le bolchevisme, sinon une tradition révolutionnaire nouvelle et qui dominera tous les prochains mouvements sociaux ? La tradition révolutionnaire blanquiste était depuis longtemps épuisée et les camarades de ma génération se souviennent sans doute des attaques dirigées contre elle, il y a vingt-cinq ans, par Bernstein. Celui-ci avait pris le blanquisme en horreur et, ayant cru non sans raison, en découvrir des traces jusque dans le marxisme, il prétendait que la social-démocratie elle-même en était toute empoisonnée. En vérité, la tradition blanquiste n'était plus guère, dans les belles années de la 2^e Internationale réformiste, qu'une sorte de fantôme irrité du passé.

Lénine et les bolcheviks l'ont reprise, cette tradition, et, par la consécration de leur victoire, lui ont donné un lustre nouveau et salutaire. Blanquiste, leur croyance à la nécessité finale du coup de force et de l'insurrection ; blanquiste, leur croyance à la vertu d'un parti fort, discipliné, sélectionné à la manière d'une armée ; blanquiste, leur théorie de la volonté et du sacrifice, comme facteurs de révolution.

Oui, mais le blanquisme des bolcheviks diffère grandement de celui de Blanqui. C'est qu'il est avant tout un blanquisme de classe, un blanquisme prolétarien. Il croit à l'*ultima ratio* du coup de force et de l'insurrection, mais à la condition que le coup de force et l'insurrection soient le fait de la classe ouvrière elle-même ; il croit à la vertu d'un parti, mais d'un parti ayant pour base la classe ouvrière, pour champ le mouvement ouvrier, d'un parti combattant résolument à l'avant-garde, préparant, encadrant, entraînant derrière lui les masses ; il croit à la volonté et au sacrifice, mais il ne croit pas moins à la science qui analyse les conditions objectives de temps et de milieu, à la tactique qui choisit les moyens et l'heure, à la technique qui, dans la mise en œuvre, s'efforce de limiter les pertes.

La tradition léninienne continue, ai-je dit, la tradition marxiste du socialisme et du mouvement ouvrier. Elle continue aussi, par certains de ses côtés, la vieille tradition blanquiste, babouviste, jacobine, antérieure au socialisme contemporain et au mouvement ouvrier moderne. La tradition blanquiste n'avait vieilli que parce que l'opportunisme l'avait volontairement laissé tomber en désuétude. La tradition léninienne est comme la ré-surrection et la synthèse vivante de la pensée marxiste et de l'action blanquiste. Sous les drapeaux de la 3^e Internationale — œuvre, elle aussi, du grand Lénine — elle fera le tour du monde.

L'ère léninienne ne fait que commencer.

Amédée DUNOIS.

LÉNINE ET LES « NÉS DE LA GUERRE »

En 1917, les jeunes gens que la guerre amenait au socialisme ignoraient Lénine. A ce moment, la presse nous le présentait comme un défaitiste, comme un aventurier révolutionnaire sorti de l'écume de l'émeute. L'importance de la révolution d'Octobre nous échappa.

Cependant, petit à petit, à travers le rideau de calomnies tendu entre la Russie rouge et le reste de l'univers, le bolchevisme nous apparut. Il y avait là-bas, à Moscou, des hommes qui socialisaient les banques et les grandes entreprises, qui donnaient la terre au paysan, l'usine à l'ouvrier, la paix au soldat. Le chef de ces hommes c'était Lénine. Le socialisme sortait enfin des livres, il entra dans la vie de cent cinquante millions d'individus, il allait se répandre par le monde.

Ce fut pour nous un étonnement radieux, ce fut l'enthousiasme ; un zèle de néophyte nous saisit. A cette époque, la guerre nous tenait dans ses griffes. Nous parcourûmes alors les chambrées et les baraques des camps où des milliers de jeunes hommes attendaient le départ pour le front, nous lançâmes les mots d'ordre simples du nouveau maître, notre propagande élémentaire et ardente y trouva un chaleureux accueil. « Négation de la défense nationale ! Transformation de la guerre impérialiste en guerre civile ! » Je ne connais pas de mot d'ordre qui, présenté sous une forme accessible à tous, rendu poignant par la misère des soldats, ait jamais obtenu un aussi grand succès.

Le nom de Lénine revenait sans cesse sur nos lèvres. Nous le murmurions aux heures de désespoir alors que nous croyions la partie perdue, nous le jetions dans un cri de colère et de foi aux ouvriers et aux paysans sous les armes, alors que nous les sentions prêts à agir, prêts à marcher sur Paris pour y proclamer la République des travailleurs. « Nous avons les armes, profitons-en, les ouvriers de Poutilov, guidés par les bolcheviks, nous ont montré la voie de la délivrance, suivons-les ! L'usine à l'ouvrier ! La terre au paysan ! La paix au soldat ! Vive Lénine ! » tel était le thème de nos appels enflammés.

Hélas ! combien étions-nous à agir ainsi parmi les millions de soldats français ? Notre isolement nous tuait, pas un parti, pas un homme, pas un chef pour nous soutenir, nous guider. Les Russes, eux, avaient Lénine et les bolcheviks.

Lénine là-bas, ici des socialistes qui « faisaient » la guerre ou pleuraient comme de vieilles femmes en y songeant. Toutes nos volontés, tous nos espoirs se tendaient vers la Russie, vers les bolcheviks, vers Lénine : nous brûlions de les imiter, mais nous n'étions que quelques poignées de camarades, séparés les uns des autres, sans cohésion, sans direction, tout nous manqua pour une action sérieuse.

Ces heures de bolchevisme héroïque sont passées, mais elles laisseront dans notre vie une empreinte profonde. Lénine les domine de toute sa stature de géant. Ce conducteur d'hommes nous avait animés de son souffle. Depuis, il fut pour nous bien autre chose qu'un nom et qu'un drapeau, mais j'aime à l'évoquer sous ce premier aspect, simple et formidable ; c'est ainsi qu'il nous a conquis, c'est ainsi qu'il a fait de nous les hommes d'une grande cause.

* *

Nous ne sommes plus quelques isolés. Des millions d'hommes en Europe, en Asie, et partout où il y a des malheureux, ont répondu aux appels de Lénine. Sa voix prodigieuse a suscité un prodigieux écho.

Nous savons aujourd'hui que le chemin de la délivrance n'est pas aussi court, aussi droit que nous le pensions au début, mais, maintenant, grâce à Lénine, nous avons quelque chose qui est plus que Lénine et qui est immortel : le léninisme.

Au moment où le corps de notre maître bien aimé est déposé dans la tombe, confiants dans l'avenir, sûrs « d'achever l'œuvre par lui entreprise », nous pouvons crier : Lénine est mort ! Que son œuvre vive ! Et que vive l'Internationale Communiste !

Paul MARION.

Lénine, génie de notre Classe

« Il reçut du décret mystérieux qui fait les vocations humaines le don noble par excellence : il naquit essentiellement impersonnel. Sa conscience ne fut pas celle d'un individu plus ou moins bien doué par la nature : ce fut en quelque sorte la conscience d'une classe. »

Ces paroles, qu'il y a quarante ans, Renan prononçait devant le cercueil d'un des premiers grands hommes de « cette grande race slave, dont l'apparition sur l'avant-scène du monde est le phénomène le plus inattendu de notre siècle », Ivan Tourgueneff, et où je n'ai que remplacé « peuple » par « classe », s'appliquent mieux qu'à tout autre, à Lénine.

Aucun nom n'a éveillé autant d'enthousiasme dans la classe ouvrière de tous les pays, parce qu'aucun homme n'a été à un tel point la conscience de la classe ouvrière, aucun homme n'a représenté à un tel point ce qu'il y a d'élevé dans la destinée du prolétariat.

Le vieux mythe d'Hercule, tirailé entre le vice et la vertu, s'applique plus aux classes qu'aux individus. La classe ouvrière hésite souvent entre la vertu révolutionnaire et le vice réformiste. Elle sait que du premier côté se trouve la vérité, elle sait que sur cette route seule elle trouve son émancipation et réalisera l'émancipation humaine, mais elle sait aussi que cette route est dure et âpre, elle sait que vertu est synonyme de courage, que remplir son rôle historique, émanciper l'humanité, cela signifie affronter tous les dangers et devoir vaincre ou périr. De l'autre côté, du côté de la volupté réformiste, de la tentation du moindre effort, elle sait qu'il n'y a qu'illusions, elle sent que de chute en chute cette route la mène de renoncements en renoncements à l'esclavage et au suicide. D'un côté un but immense, mais qui ne peut être atteint que par l'effort et par la lutte ; de l'autre, une déchéance certaine, mais vers où l'on peut se laisser tomber... doucement.

Il arrive parfois, en certaines époques de dépression, que le prolétariat se laisse entraîner sur la seconde voie, mais, même dans ces moments, il ne perd point la notion que c'est de l'autre côté qu'est la vérité, il ne perd point la notion que c'est de l'autre côté que se trouve ce qu'il y a de grand en lui, et c'est pourquoi, même chez les plus aveugles ou chez les plus peureux, le nom de Lénine est sacré.

Lénine fut la conscience de la classe prolétarienne. Il fut le représentant et le symbole vivant du côté « vertu » de l'âme ouvrière. En lui, le prolétariat reconnaissait son propre « devoir ». Il était l'incarnation de la jonction historique du prolétariat.

La tâche de Lénine fut d'être l'antithèse de la social-démocratie.

Durant les dernières décades du siècle dernier et les premières de ce siècle-ci, la social-démocratie, guesdisme français, menchevisme russe ou parti socialiste allemand, était devenue la parfaite représentation du vice réformiste. Sous le couvert d'une insolente déformation de la doctrine de Marx, la social-démocratie, au fur et à mesure qu'elle croissait en influence, enchaînait davantage le prolétariat au char de la bourgeoisie. Elle poursuivait avec une ténacité inouïe l'œuvre d'émasculation de la classe ouvrière, émasculation dans la pensée, émasculation dans l'action. Bien avant d'être érigé en doctrine, et par ceux-là même qui le combattirent comme doctrine, le « révisionnisme » était installé dans les faits.

L'avènement de la Révolution sociale ne devait plus être l'aboutissant d'une lutte de classes s'amplifiant et s'exacerbant d'autant plus que le prolétariat croissait en nombre et en puissance, elle n'était plus que le résultat automatique du développement capitaliste lui-même, développement que pour cette raison la classe ouvrière devait bien se garder de troubler par des luttes intempestives, et auquel même elle était invitée à collaborer. C'était de la naissance de Stinnes que la social-démocratie allemande attendait le salut du prolétariat allemand ; c'était de l'avènement d'une République bourgeoise et capitaliste que le menchevisme attendait la délivrance du prolétariat russe.

Dans les pays latins la réaction contre la social-démocratie, contre le suicide auquel elle conviait la classe ouvrière, prit la forme du syndicalisme révolutionnaire. Dans les pays germano-russes, elle prit la forme du Léninisme.

Des multiples formes sous lesquelles la social-démocratie invitait la classe ouvrière à abandonner sa mission révolutionnaire, à passer au camp de la bourgeoisie, la plus dangereuse, parce que la plus subtile et la plus séduisante, était celle de la conquête des pouvoirs publics. L'Etat n'était plus, comme pour Marx et pour Engels, l'Etat bourgeois, l'organe forgé par le capitalisme pour maintenir par la force et par la ruse le prolétariat dans la servitude, c'était devenu l'Etat tout court, un organisme supérieur aux antagonismes de classes, et qui pouvait fonctionner aussi bien dans l'intérêt des prolétaires que dans celui des bourgeois. C'est à cette conception centrale de la social-démocratie que s'attaqua Lénine, qu'il s'y attaqua en paroles et en faits.

L'Etat et la Révolution, que Lénine écrivit dans les jours qui précédèrent la Révolution de Novembre, est, au moins parmi ce que nous connaissons en France de son œuvre, son écrit politique capital. Lénine y montre que si pour la substitution du communisme au capitalisme il est nécessaire durant une longue période intermédiaire que le prolétariat puisse disposer d'un organe de force de classe, c'est-à-dire d'un Etat, il est indispensable pour que cet Etat remplisse sa fonction, qu'il soit un Etat prolétarien, et que pour cela, il possède une structure et des formes diamétralement opposées à celles de l'Etat bourgeois. Au Parlement bourgeois, Lénine oppose la Commune prolétarienne.

Et lorsque, quelques mois plus tard, la Révolution bolcheviste victorieuse s'installait à Pétrograd et à Moscou, le premier acte de Lénine fut de donner « tout le pouvoir aux

Soviets », et le second de détruire la « Constituante ». Ce furent là les deux grands actes de la Révolution russe. Destruction de l'Etat bourgeois, création d'un Etat ouvrier, tel était le mot d'ordre que Lénine donnait au prolétariat mondial dans l'« Etat et la Révolution », tel fut le mot d'ordre qu'il réalisa dès qu'il en eut le pouvoir, et c'est la réalisation de ce double mot d'ordre qui fait que Lénine et la Révolution russe sont immortels.

Par la rupture totale qu'il n'a cessé de proclamer et de réaliser entre la classe ouvrière et la bourgeoisie, Lénine a représenté la conscience de classe prolétarienne portée à son maximum il a représenté la Volonté du prolétariat débarrassée de toutes les scories qui parfois l'altèrent, il a été la figuration du « génie de la classe ».

R. LOUZON.

Les premiers écrits de Lénine

Cet article a été écrit pour la Pravda, à l'occasion du 25^e anniversaire du Parti Communiste russe et du 30^e anniversaire de la carrière littéraire et politique de Lénine.

Les premiers travaux de Lénine sont très peu connus.

Il commença à écrire vers 1890, lorsqu'il était encore à Samara.

M. Sémionov parle de cette période de la vie de Lénine dans ses souvenirs, publiés dans la brochure : *Le vieux camarade*, de Sklarensko. Il y relate que Lénine, dans un petit cercle d'amis de Samara, donnait lecture de ses travaux consacrés à l'analyse des articles des *narodniki* (1) de cette époque : Karichev, Nicolas, Postnikov, etc. Ses travaux manuscrits passaient alors de mains en mains. Ils n'ont pas été édités. L'un d'eux, intitulé : *Les nouveaux mouvements économiques dans la vie paysanne* (écrit à propos du livre de Postnikov : *L'économie paysanne en Russie méridionale*) et qui me fut enlevé en décembre 1894 par la gendarmerie, au cours d'une perquisition, vient d'être retrouvé dans les archives et paraîtra dans le recueil composé par la « Commission d'Histoire du Parti » à l'occasion du jubilé.

Écrit en 1893, il est livré à la publicité trente ans plus tard, en 1923. Les principales données ont été utilisées par Lénine dans son ouvrage : *Le développement du capitalisme en Russie*, au chapitre : « Données statistiques sur la question agraire dans la région de Novorossisk ». Néanmoins, cet article offre un grand intérêt historique.

Malgré sa jeunesse, l'auteur (il avait alors vingt-trois ans) était déjà en possession de la méthode marxiste et l'appliquait très habilement à l'analyse des données statistiques d'économie paysanne.

A comparer ce travail avec ceux des *narodniki*

qui ont étudié la même question, on sent immédiatement l'immense supériorité de la méthode marxiste. Les *narodniki* pataugeaient lamentablement dans le marais des données statistiques, mettant arbitrairement en relief un côté quelconque des événements, mais confondant en même temps les données les plus diverses. Aussi, des travaux de Katcharov : *La communauté rurale*, ou de Karichev et autres, il est absolument impossible de tirer aucune conclusion juste.

Sur les trois districts du gouvernement de Taou-ride qu'il étudiait, Lénine fit l'analyse de l'économie paysanne dans son ensemble et montra quelle différence profonde de situation existait alors entre les paysans de cette région si fertile. Un cinquième des paysans possédait chacun 25 hectares et au total la moitié du sol ; deux cinquièmes de paysans moyens possédaient chacun de 10 à 25 hectares et au total les deux cinquièmes du sol ; quant aux paysans les plus pauvres (deux cinquièmes), ils possédaient chacun moins de 10 hectares et au total le huitième du sol. Les paysans riches embauchaient des journaliers et les paysans pauvres se louaient comme main-d'œuvre ; les riches avaient beaucoup de bétail, utilisaient dans leurs exploitations des moissonneuses, des faucheuses mécaniques et autres instruments perfectionnés, menaient une culture rationnelle et et avantageuse, ce qui leur permettait de vendre leurs produits à des prix moins élevés, de s'enrichir encore davantage, d'acheter de plus en plus de terres et, par là, de prolétarianiser les paysans pauvres. Le groupe moyen, comme le montrait l'auteur, était instable ; quelques-uns de ses membres avaient des chances de s'élever au groupe supérieur de la bourgeoisie rurale, mais la majorité descendait dans le groupe inférieur des paysans insuffisamment pourvus de terre et obligés, par suite, de vendre en partie leur main-d'œuvre.

Il ne pouvait qu'en être ainsi tant que l'économie paysanne serait soumise aux lois du marché,

(1) Populistes.

et tous les palliatifs proposés par les *narodniki* ne changeraient en rien la situation. Telles sont les déductions que tirait l'auteur de son analyse marxiste.

Appliquant cette même méthode d'analyse sur un champ beaucoup plus vaste, Lénine, quelques années plus tard, écrivit un deuxième ouvrage : *Le développement du capitalisme en Russie ; la désagrégation de la paysannerie*, dans lequel il montre la prépondérance de l'échange en nature dans les campagnes, la différenciation de la paysannerie, différenciation créant un marché intérieur pour le capitalisme.

Les données de cette analyse nous ont servi plus tard de base pour l'élaboration de notre programme agraire et de notre tactique à l'égard de la paysannerie. Pendant trente ans, la pensée géniale de notre chef s'est développée avec une logique, une unité parfaites.

Mais plus important encore est l'écrit, récemment retrouvé (seulement la 1^{re} et la 3^e parties) : *Les « amis du peuple » et comment ils combattent les social-démocrates*, écrit par Lénine en 1894. Il remplit trois gros cahiers, la matière de tout un volume. Il a été composé au fort de la première polémique des *narodniki* avec les marxistes, alors que ces derniers n'avaient pas encore un seul organe légal et que, dans la presse soumise à la censure, il était impossible d'exposer plus ou moins complètement les théories du marxisme révolutionnaire. Les *narodniki*, eux, disposaient alors d'une revue très répandue : le *Rousskoïé Bogatstvo*. En outre, nombre d'autres organes publiaient volontiers leurs articles contre le marxisme. Ces articles, où le marxisme était dénaturé, étaient répandus à des milliers d'exemplaires, et les marxistes étaient dans l'impossibilité d'y répondre. C'est alors que parurent, en septembre 1894, trois articles photocopiés de Lénine, sous le titre indiqué plus haut. Ces articles produisirent une immense impression ; ils donnaient aux marxistes un riche matériel pour leur polémique avec les *narodniki* et indiquaient la voie juste.

On y trouve une analyse détaillée des points de vue des chefs *narodniki* : Mikhaïlovsky, Ioujakov, Krylenko, Nicolas, une brillante exposition du point de vue marxiste sur la sociologie, l'économie et la politique pratique dans les conditions de la vie russe. Ce travail dénotait chez son auteur une forte érudition, une grande largeur de vues, ouvrait de vastes perspectives et respirait une foi révolutionnaire profonde. Comme l'écrivit Martov dans ses souvenirs, il révélait un chef politique véritable (voir : MARTOV, *Mémoires d'un social-démocrate*, t. I, p. 257, Berlin, 1922).

Il est difficile, dans ce court article, de donner une idée de la richesse de ces articles, qui seront d'ailleurs bientôt édités (1). Je me bornerai à signaler qu'ils contiennent en germe les fondements du programme et de la tactique du Parti communiste.

Ils démontrent également combien les *narodniki* dénaturaient le marxisme, qu'ils étaient impuissants à comprendre. Ils dévoilent l'essence petite-bourgeoise et la mesquinerie de ces « amis du peuple », le caractère petit-bourgeois de leurs points de vue. On sait, par exemple, que les *narodniki* approuvaient la loi interdisant aux paysans la vente de leurs lopins de terre, loi qui,

par suite, les fixait à la terre et les livrait à l'arbitraire des grands propriétaires fonciers et des paysans aisés.

En face du programme petit-bourgeois des *narodniki* (régularisation de l'affermage par les paysans des terres de l'Etat, organisation du petit crédit, de musées de *koustari* (1), de dépôts, etc.), l'auteur esquisse les traits de notre programme agraire futur. « Il faut exiger la restitution immédiate aux paysans de la terre qui leur a été enlevée, l'expropriation complète de la grande propriété foncière, rempart des oppresseurs. Ce point comporte la nationalisation du sol. »

Dans sa conclusion, l'auteur indique aux marxistes révolutionnaires russes leur tâche prochaine : leur action politique doit consister à développer l'organisation du mouvement ouvrier en Russie, à transformer les tentatives, protestations, « émeutes » et grèves isolées en une lutte organisée de toute la classe ouvrière russe contre le régime bourgeois et tendant à l'expropriation des expropriateurs... Les marxistes sont convaincus que l'ouvrier russe est l'unique et naturel représentant de toute la population laborieuse et exploitée de Russie ». Plus loin, il déclare : « S'étant élevé jusqu'à se mettre à la tête de tous les éléments démocratiques, l'ouvrier russe renversera l'absolutisme et mènera le prolétariat russe (aux côtés du prolétariat de tous les pays), par la voie directe de la lutte politique ouverte, à la révolution communiste victorieuse. »

On voit déjà dans ces pages s'affirmer l'idée de l'hégémonie du prolétariat, qui doit prendre la direction de tous les éléments démocratiques dans la lutte contre l'autocratie et de toute la population laborieuse et exploitée dans la lutte pour le socialisme.

En un mot, dans ces articles, Lénine (qui n'avait alors que 24 ans) apparaît comme un théoricien éminent, comme le chef du prolétariat militant, qui a déjà tracé la voie qu'il a suivie plus tard, dans laquelle il a créé le Parti, l'a dirigé et le dirige depuis trente ans.

14 mars 1923.

S. MITZKEVITCH.

(1) Petits artisans.

Bulletin Communiste

Organe du Parti Communiste (S. F. I. C.)

Le numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS :

	France	Etranger
3 mois	7 »	8 »
6 mois	13 »	14 »
12 mois	26 »	28 »

Nos camarades sont priés d'adresser :

1^o Toute la correspondance ayant trait à l'administration (abonnements, commandes, réclamations, etc.), à l'administration de l'Humanité, 142, rue Montmartre :

2^o Tout ce qui concerne la rédaction du Bulletin Communiste au camarade Souvarine, même adresse.

(1) Ils sont maintenant édités en Russie.— N.D.L.R.

Lénine, comme homme

Cet article de Semachko (Commissaire du Peuple à la Santé), avait été écrit l'an dernier, à l'occasion du 25^e Anniversaire du Parti bolchevik. La mort de Lénine lui donne un caractère émouvant d'actualité.

Je me rends parfaitement compte de la difficulté de la tâche que j'assume. Evidemment, pour une foule de raisons, ce ne serait pas à moi de dépeindre la personnalité de Vladimir Ilitch. Elle trouvera dans l'avenir d'innombrables historiens et biographes. Mais je sais combien les ouvriers s'intéressent aux traits particuliers et aux détails de la vie de Lénine, et j'estime qu'au 25^e anniversaire de notre Parti, on ne saurait leur faire de meilleur cadeau que leur raconter quelque chose sur leur chef. Voilà pourquoi j'ai résolu de relater ici quelques souvenirs, non pas sur la personnalité de Lénine, mais sur sa vie, ses habitudes, ses penchants.

Cette tâche m'intéresse également sous un autre rapport. J'appartiens au nombre de ces marxistes « rectilignes » qui considèrent la vie de l'homme (et du peuple) comme le « fond » même de son être, ce qui le caractérise essentiellement. Il est impossible que la vie journalière, les habitudes de l'homme, et ses idées soient pour ainsi dire dans deux compartiments nettement séparés, sans communication aucune. Tôt ou tard, les coutumes, les habitudes, les sympathies ou les antipathies entrent en collision avec les convictions sociales et, dans ce cas, il est presque impossible de prévoir de quel côté sera la victoire. Au contraire, l'harmonie des convictions, des penchants et des goûts est le gage de l'intégrité d'une personnalité et de son activité.

Ces pensées me viennent invinciblement à l'esprit lorsque je songe à Vladimir Ilitch. Lénine a toujours été par ses habitudes et ses goûts un prolétaire pur. Dans l'émigration, il eut fréquemment à subir des privations qui minèrent son robuste organisme. Mais même dans les périodes de bien-être matériel, il conservait ses habitudes et ses goûts prolétariens. Une petite chambre avec une table pour travailler et un mauvais lit pour se reposer, tel était son ameublement ; les divertissements les plus modestes, parfois la bicyclette, tels étaient ses plaisirs. Il n'a pas changé. Il faut voir l'expression de souffrance et même d'irritation qui se peint sur son visage lorsqu'on lui propose de se soumettre, comme chef du gouvernement, à tel ou tel rite ou étiquette.

Vladimir Ilitch est une personnalité entière

où la parole est toujours en parfait accord avec l'action et ce sera, longtemps encore, un objet d'étude pour ses futurs historiens. Ce sujet est loin d'être facile à traiter, car la vie prolétarienne de Vladimir Ilitch, ce n'est pas la modestie, la vertu, la modération, la régularité petites-bourgeoises. La dure école de la vie a influé sur son idéologie. Il n'est pas douteux que parmi les nombreuses causes qui ont fait de lui un chef révolutionnaire d'une volonté de fer, étranger à tout compromis dans la tactique, sa vie prolétarienne remplie par le labeur a été l'une des principales.

Il est encore un trait que je voudrais signaler ici et qui est à la base de toute l'activité de Lénine : sa fougue, sa hardiesse, la fertilité de son esprit. Quelques mencheviks, qui avaient été autrefois avec moi dans le Parti social-démocrate, me disaient plus tard que les mencheviks et les bolcheviks se distinguaient par le tempérament. A mon avis, c'est là une observation psychologique profondément juste. Le menchevik est essentiellement un homme agissant par réflexe. La combattivité est à la base du tempérament bolchevik. Je ne saurais me représenter un bolchevik avec un tempérament mencheviste.

Je me souviens avoir lu à l'étranger dans un journal la description d'une intervention de Vladimir Ilitch au Congrès des Soviets. Le correspondant disait que Lénine communiquait à tous son tempérament. C'est la vérité. Tel il a toujours été dans sa vie.

Lorsqu'il s'agissait, par exemple, d'organiser dans un modeste café de la banlieue parisienne une petite soirée, consacrée à un événement quelconque, Vladimir Ilitch était le bout-en-train de toute la compagnie. Son humour, sa vivacité, son esprit se donnaient libre cours ; on se tordait de rire, littéralement. (Ainsi, à une soirée chez Maxime Gorky, voyant Maria Féodorovna qui était aux petits soins pour son mari et les visiteurs, il lança : *Chez Maxime L'Amer, la femme est sucrée* (1). Lorsque, entre camarades, on organisait des excursions à bicyclette, c'était lui qui trouvait toujours les endroits les plus intéressants ou qui nous poussait à différents tours. Un jour, pendant une de ses promenades, il faillit perdre la vie et seuls, sa hardiesse et son à-propos le sauvèrent. C'était vers la fin de 1907 ou au début de 1908, aux environs de

(1) Gorky est un pseudonyme qui signifie : Amer. La boutade est intraduisible en français, sinon dans sa lettre, du moins dans son esprit. — N. d. l. R.

Genève. Un jour de fête, Lénine rentrait chez lui par les rues étroites d'un faubourg de la ville. La rue était encombrée de voitures, de bicyclettes et d'automobiles. Soudain, une automobile, dont le conducteur était quelque peu ivre, fonce droit sur lui. Un instant d'hésitation et Ilitch était perdu. Mais il ne se troubla pas, sauta rapidement sur le trottoir parmi les promeneurs et laissa aller son vélo qui fut hroyé par l'automobile. La foule s'attroupa et le félicita de s'en être si bien tiré.

Les grands hommes ont souvent un trait commun : l'amour des enfants. C'est là une particularité extrêmement intéressante. Pourquoi les grands hommes aiment-ils la société des enfants ? Marx, dit-on, aimait à se reposer parmi ses enfants et ses petits-enfants ; c'est également parmi les enfants que Tolstoï se sentait le plus à son aise. Vladimir Ilitch est également un ami des enfants.

Tout le monde a vu sa récente photographie parmi les enfants d'un village des environs de Moscou. Il est assis au milieu d'eux, tranquille, souriant, et les rides de son front semblent avoir disparu. Lorsque je demeurais près de Paris, Lénine venait souvent s'amuser avec mes enfants. Il avait un talent pédagogique inné : les enfants l'adoraient, l'atten-

daient avec impatience ; il savait leur parler d'une façon si sérieuse et en même temps si intéressante, et toujours il trouvait pour eux un nouvel amusement.

En 1911, nous fîmes un jour tous deux une promenade à bicyclette dans un endroit situé à 12 verstes de Paris. Ma fillette, alors âgée de onze ans, nous implorait les larmes aux yeux de l'emmener avec nous. Vladimir Ilitch prit son parti et voulut qu'elle vînt aussi avec nous. La route était pénible, montueuse. Il fallait voir quelle sollicitude il témoignait à l'enfant. A chaque montée, il la remorquait. à chaque endroit dangereux, il se tenait tout près d'elle et l'aidait. Je lui dis que ce n'était pas la peine de prendre tant de soin : ce n'était pas un malheur si une fillette vigoureuse se fatiguait quelque peu. Il se mit à m'accabler d'injures pour ma « conduite indigne » envers ma fille. « A des parents comme ça, disait-il, il faudrait enlever leurs enfants. »

La personnalité de Vladimir Ilitch est très complexe. Si le mot n'était pas devenu banal, je dirais qu'elle est multiple. C'est à ses historiens et à ses biographes futurs qu'il appartiendra de l'étudier sous toutes ses faces.

(14 mars 1923.)

N. SEMACHKO.

La Crise approche

Pour apprécier la clairvoyance générale de l'homme que le prolétariat mondial vient de perdre, il faut lire ce qu'il écrivait à la veille de la révolution d'Octobre, comment il avait tout prévu, tout compris, tout dirigé. La librairie de l'Humanité publiera bientôt un recueil de ces écrits de Lénine, rédigés entre la tentative de Kornilov et la prise du pouvoir par les bolcheviks, rassemblés sous le titre : Sur la route de l'insurrection. Voici un article écrit le 7 octobre, moins de vingt jours avant l'événement mémorable.

I

On ne saurait en douter, la fin du mois de septembre a marqué le début d'une ère nouvelle dans l'histoire de la révolution russe et, très probablement, de la révolution mondiale.

La révolution ouvrière mondiale a débuté par les engagements de combattants isolés représentant avec un courage sans égal tout ce qui est resté d'honnête dans le « socialisme » officiel pourri jusqu'à la moelle, socialisme qui n'est en réalité que le social-chauvinisme. Liebknecht en Allemagne, Adler en Autriche, Mac-Lean en Angleterre : tels sont les noms les plus connus de ces héros isolés qui ont

assumé la lourde tâche de précurseurs de la Révolution.

La deuxième étape a été une effervescence des masses qui s'est manifestée par des scissions dans les partis officiels, des publications illégales et des démonstrations publiques. La protestation contre la guerre est devenue de plus en plus forte, le nombre des victimes des persécutions gouvernementales s'est accru, les prisons des pays qui, comme l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Angleterre, étaient réputés pour leur respect de la légalité et la liberté de leur régime, se sont remplies de dizaines et de centaines d'internationalistes, adversaires de la guerre, partisans de la révolution ouvrière.

Maintenant nous voilà arrivés à la troisième étape, que l'on peut appeler la veille de la révolution. Les arrestations en masse des chefs socialistes dans la libre Italie, et surtout le commencement des *insurrections militaires* en Allemagne : tels sont les indices irrécusables du grand revirement : les indices qui montrent que nous sommes à la veille de la révolution mondiale.

Il est hors de doute qu'il y avait eu auparavant en Allemagne des cas isolés de mutinerie parmi les troupes, mais si insignifiants, si peu nombreux, qu'on parvenait à les étouf-

fer, à les taire, ce qui était le plus sûr moyen d'empêcher la contagion. Enfin, un mouvement insurrectionnel a éclaté dans la flotte, mouvement que l'on n'a pu étouffer ni passer sous silence, malgré les mesures de rigueur minutieusement élaborées et rigoureusement appliquées du régime de bague militaire qui est celui de l'Allemagne.

Le doute n'est plus permis : nous sommes à la veille de la révolution prolétarienne universelle. Et comme nous, bolcheviks russes, nous sommes, de tous les internationalistes prolétariens de tous les pays, les seuls qui jouissions d'une immense liberté, qui disposions d'un parti légal, d'une vingtaine de journaux, qui ayons pour nous les Soviets des députés ouvriers et soldats des capitales et la majorité des masses populaires en période révolutionnaire, nous nous verrons appliquer avec justice cette parole : Il vous a été beaucoup donné, il vous sera beaucoup demandé.

II

La Russie est arrivée indubitablement à un tournant de la révolution.

Dans ce pays rural par excellence, sous un gouvernement révolutionnaire, républicain, disposant de l'appui des partis socialiste-révolutionnaire et menchevik qui, hier encore, avaient la prépondérance parmi la démocratie petite-bourgeoise, l'insurrection paysanne se développe.

Le fait semble incroyable, pourtant il existe.

Nous, bolcheviks, il ne nous étonne pas, car nous avons toujours dit que le gouvernement de la « coalition » avec la bourgeoisie est le gouvernement de la trahison de la démocratie et de la révolution, le gouvernement du carnage *impérialiste*, le gouvernement de la protection des capitalistes et des grands propriétaires fonciers contre la colère du peuple.

Dans la Russie républicaine, grâce à l'œuvre de tromperie des S.-R. et des mencheviks, il subsiste encore, en temps de révolution, un gouvernement de capitalistes et de grands propriétaires fonciers aux côtés des soviets. Telle est l'amère et menaçante réalité. Quoi d'étonnant si en Russie, où le peuple succombe sous les charges et les fléaux de la guerre impérialiste, il a surgi une insurrection paysanne qui prend de plus en plus d'extension ?

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les adversaires des bolcheviks et les chefs du parti *officiel* socialiste-révolutionnaire, qui a soutenu constamment la « coalition », qui, jusqu'à ces derniers jours ou jusqu'à ces dernières semaines, avait pour lui la majorité du peuple, qui continue à censurer et à molester les « nouveaux » S.-R. arrivés à la conviction que la politique de coalition est une trahison des intérêts paysans, qu'y a-t-il d'étonnant, dis-je, à ce que ces chefs du parti officiel S.-R. écrivent, le 29 septembre, dans l'éditorial du *Diéto Naroda*, leur organe officiel :

« ...On n'a presque rien fait jusqu'à présent pour mettre fin au régime d'oppression qui domine encore dans les campagnes du centre même de la Russie... La loi sur la régularisation du régime agraire, depuis longtemps déposée au Gouvernement Provisoire et qui avait même franchi ce purgatoire qu'est la conférence juridique, s'est maintenant égarée dans on ne sait quel bureau... N'avons-nous pas raison d'affirmer que notre gouvernement républicain est loin encore de s'être affranchi des habitudes de l'administration tsariste, que la manière brutale de Stolypine se fait encore fortement sentir dans les procédés des ministres révolutionnaires ? »

Voilà ce qu'écrivent les S.-R. officiels ! Les partisans de la coalition sont *obligés* de reconnaître qu'après sept mois de révolution dans un pays agraire « on n'a presque rien fait pour mettre fin au régime d'oppression » des paysans par les grands propriétaires fonciers. Et ces mêmes S.-R. sont *obligés* de qualifier de *stolypiniens* leur collègue Kérensky et toute sa bande de ministres.

Peut-on imaginer de la part de nos adversaires témoignage plus éloquent que la coalition a fait faillite, que les S.-R. qui tolèrent Kérensky sont devenus un parti *antipopulaire*, *antipaysan*, *contre-révolutionnaire*, et surtout que toute la révolution est arrivée à un tournant décisif ?

Une insurrection paysanne dans un pays agraire contre le gouvernement du socialiste-révolutionnaire Kérensky, des mencheviks Nikitine et Gvozdiev (1), et des autres ministres représentant les intérêts du capital et des seigneurs terriens ! Une répression de cette insurrection par un gouvernement républicain au moyen de *mesures militaires* !

Devant de tels faits, peut-on rester partisan du prolétariat et nier que la crise va éclater, que la révolution est à un tournant décisif, que la victoire du gouvernement sur l'insurrection paysanne sonnerait maintenant le glas de la révolution et signifierait le triomphe définitif du régime Kornilov ?

III

Si, dans un pays agraire, après sept mois de république démocratique, une insurrection paysanne a pu éclater, cela prouve irréfutablement que la révolution a fait faillite dans tout le pays, que la crise qu'elle traverse est arrivée à son maximum d'acuité, que le moment est proche où la contre-révolution va tenter son suprême effort.

Voilà qui est clair. Devant un fait comme celui de l'insurrection paysanne, tous les autres symptômes politiques, même s'ils contredisaient l'imminence d'une crise, n'auraient aucune valeur.

(1) Nikitine, avocat, ministre de l'Intérieur ; Gvozdiev, ancien ouvrier, ministre du Travail dans le cabinet du 25 septembre

Mais tous sans exception, ils indiquent, au contraire, que la crise va éclater.

Après la question agraire, celle qui a le plus d'importance pour la Russie, particulièrement pour les masses petites-bourgeoises, est la question nationale. A la Conférence Démocratique truquée par M. Tsérételly et ses acolytes, la curie « nationale » occupe la deuxième place, ne le cédant en radicalisme qu'aux syndicats et laissant loin derrière elle la curie des Soviets des députés ouvriers et soldats par la proportion des voix données contre la coalition (40 sur 55) (1). Le gouvernement Kérénsky, gouvernement de la répression de l'insurrection paysanne, retire de Finlande les troupes révolutionnaires pour renforcer la bourgeoisie réactionnaire finlandaise. En Ukraine, les conflits des Ukrainiens, et particulièrement des troupes ukrainiennes, avec le gouvernement, deviennent de plus en plus fréquents.

Prenons ensuite l'armée, qui, en temps de guerre, a un rôle exceptionnel dans toute la vie de l'Etat. Nous avons vu la *séparation* complète des troupes finlandaises et de la flotte Baltique d'avec le gouvernement. Nous avons vu la déclaration de l'officier non bolchevik Doubassov, qui dit au nom de tout le front — et cela plus révolutionnairement que tous les bolcheviks — que les soldats ne feront plus la guerre. Nous voyons les rapports gouvernementaux déclarant que la « nervosité » règne parmi les soldats et qu'il est impossible de répondre de l'« ordre » (c'est-à-dire de la participation des troupes à la répression de l'insurrection paysanne). Nous voyons, enfin, les résultats des élections à Moscou, où, sur 17.000 soldats, 4.000 donnent leur voix aux bolcheviks (2).

Le résultat de ces élections aux municipalités des quartiers de Moscou est l'un des symptômes les plus frappants du revirement profond qui s'effectue dans l'état d'esprit du peuple. Il est notoire que Moscou est plus petit-bourgeois que Petrograd. Comparativement à celui de Petrograd, le prolétariat moscovite a beaucoup plus d'attaches avec la campagne et est beaucoup plus proche de l'idéologie rurale ; c'est là un fait incontestable et maintes fois confirmé.

Et voilà qu'à Moscou le nombre des suffrages réunis par les S.-R. et les mencheviks tombe, de 70 % en juillet, à 48 % en septembre. La petite-bourgeoisie s'est détournée de la coalition, le peuple également, cela n'est pas douteux. Les cadets ont monté de 17 % à 30 %, mais ils sont restés une minorité, une minorité condamnée à l'impuissance, quoique les S.-R. et les mencheviks de droite se soient sans conteste ralliés à eux. Les *Rouskia Viédomosti* déclarent que le nombre *absolu* des

voix réunies par les cadets est tombé de 67 à 62.000. Seuls les bolcheviks ont vu augmenter (de 34.000 à 82.000) le nombre absolu de leurs suffrages. Ils ont obtenu 47 % du total des voix (1). Avec les S.-R. de gauche, nous avons maintenant indubitablement la majorité dans les soviets, dans l'armée et dans le *pays*.

Il convient encore de signaler un fait très symptomatique et ayant en même temps des conséquences tangibles : les organisations des cheminots et des postiers, qui ont une importance économique, politique et militaire colossale, sont en conflit aigu avec le gouvernement (2), à tel point que les mencheviks défensistes eux-mêmes sont mécontents de leur « ministre » Nikitine, et que les S.-R. traitent Kérénsky et ses acolytes de « stolypi-niens ». N'est-il pas évident que si un tel soutien du gouvernement par les S.-R. et les mencheviks doit avoir des résultats, ceux-ci ne peuvent être que négatifs ?

IV

Oui, les chefs du Comité Central Exécutif mènent une défense en règle de la bourgeoisie et des grands propriétaires fonciers. Il n'est pas douteux que si les bolcheviks se laissaient prendre au piège des illusions constitutionnelles, de la « foi » en la convocation de la Constituante, de l'attente du Congrès des Soviets, etc..., ils ne seraient que de misérables traîtres à la cause du prolétariat.

Car l'internationalisme ne consiste pas dans des phrases, des déclarations de solidarité ou des résolutions, mais dans l'action.

Car tolérer la répression de l'insurrection paysanne par un gouvernement que le *Diéto Naroda* lui-même compare à celui de Stolypine, c'est *perdre* toute la révolution, à jamais, sans retour. On déplore l'anarchie et l'indifférence croissante des masses. Comment les masses ne pourraient-elles pas être indifférentes aux élections quand la classe paysanne est *réduite à l'insurrection* et que la « démocratie révolutionnaire » supporte patiemment la répression de cette insurrection par la force armée ?

Souffrir la répression de l'insurrection paysanne à un tel moment, c'est permettre de falsifier les élections à l'Assemblée Constituante encore plus et plus brutalement qu'on n'a falsifié la « Conférence Démocratique » et le « Pré-parlement ».

La crise approche de son dénouement. Tout l'avenir de la révolution russe est en jeu. Tout l'avenir de la révolution ouvrière internationale socialiste est en jeu.

La crise approche...

N. LENINE.

(1) Et même 52 %, d'après les évaluations plus exactes faites plus tard.

(2) Du 23 au 26 septembre, grève des chemins de fer, le gouvernement se refusant d'appliquer les tarifs de salaires demandés par le Congrès Panrusse des Cheminots.

(1) Dans les syndicats la proportion était de 9/10 contre la coalition.

(2) Le 30 septembre.

LE « COURS NOUVEAU » DU PARTI BOLCHEVIK

Le Parti et la Démocratie ouvrière

Comme expression du point de vue de la majorité du Comité Central russe, on ne saurait mieux faire que reproduire ce discours prononcé par Kamenev, le 11 décembre dernier, à l'assemblée des militants responsables de l'organisation de Moscou.

Les grèves et le « groupe ouvrier »

La question principale peut se résumer ainsi : la démocratie ouvrière a été proclamée par le Comité Central ; sa résolution contient les garanties fondamentales de la réalisation de la démocratie ouvrière ; mais le C.C. lui-même, mérite-t-il notre confiance ? Peut-on croire qu'il veuille sérieusement mener à bonne fin la politique annoncée dans cette résolution ? Je formule ainsi tous les doutes et toutes les observations de l'opposition contre le C.C. De deux choses l'une : ou l'exécution de ces résolutions peut être confiée au C.C. ou nous nous trouvons en présence d'un document dont le sort est bien problématique, puisqu'il a été rédigé par un C.C. contraint et non mu par sa propre initiative. Le changement d'orientation que nous nous proposons de donner au Parti ne peut s'effectuer que si une confiance mutuelle existe entre le C.C. et les adhérents. Aussi crois-je utile de vous expliquer en son nom comment le C.C. est arrivé aux idées dont sa résolution s'inspire.

Le premier événement d'importance capitale qui ait obligé le C.C. à examiner avec attention le malaise de notre Parti s'est produit en dehors du Parti, mais dans la classe ouvrière. Les symptômes très alarmants apparus en juillet et en août derniers au sein de la classe ouvrière ne pouvaient plus ne pas attirer l'attention de nos institutions centrales. Nous avons traversé une période de grèves à Kharkov et à Sormovo. Ces grèves, assez différentes, peuvent être attribuées dans une certaine mesure aux fautes que nous avons commises comme parti et comme Etat. Une organisation du Parti peut-elle ne pas prévoir une vague de mécontentement partant des masses ; peut-elle se laisser surprendre par cette vague, comme le noyau dans l'usine Zindel ? Un autre mouvement analogue s'est produit en août, et le camarade directeur de l'usine a déclaré à ce propos : « Nous ne nous doutions de rien et le noyau communiste a perdu la tête. » Fallait-il attribuer ces faits aux fautes des noyaux ou les considérer comme des symptômes de malaise de nos organisations entières ?

Il faudrait que nous soyions aveugles pour dire : tout ce qui s'est passé à Moscou, Kharkov, Sormovo et ailleurs n'est qu'épisodés sans importance. Car, on observait en même temps à l'intérieur du Parti des phénomènes d'un caractère également symptomatique et que, déjà, nous étions obligés d'examiner avec toute notre attention. C'était l'apparition de l'organisation contre-révolutionnaire dite *Groupe Ouvrier*. C'était aussi

l'écho que cette organisation commençait à trouver dans certaines couches inférieures et hésitantes, il est vrai, de notre Parti. Ces faits indépendants des divergences d'opinions pouvant exister entre les membres du C.C., nous ont obligés à admettre que le Parti était atteint d'un mal dont il fallait le guérir. Poussant l'analyse plus loin nous devons constater qu'il y avait une série d'aspects de la vie de la classe ouvrière, auxquels le Parti ne s'adapte que lentement et auxquels il ne consacrait pas suffisamment d'attention. Le premier, Lénine faisait ressortir, il y a deux ans, que nous assistions chez nous à un procès de désorganisation et de décomposition du prolétariat.

Ce processus est fini. Les vieux ouvriers qui, devant la misère des villes, avaient fui dans les campagnes, retournent à l'usine. Nous assistons à l'amélioration de la situation matérielle des ouvriers, nous constatons en même temps l'accroissement de leurs besoins de culture générale et de politique. Ils se montrent plus exigeants à l'égard des communistes. Le Parti est maintenant placé devant le devoir de prendre à temps des mesures pour adapter sa vie intérieure au niveau rehaussé et aux progrès constants de la classe ouvrière. Il aurait été criminel de la part de nos organisations de ne pas tenir compte de ces faits nouveaux.

La « Nep » et les influences dissolvantes

Il y a encore une circonstance à laquelle nous devons consacrer une grande attention. Nous vivons dans des conditions créées par la *Nep*. Je ne veux pas parler cette fois d'une façon détaillée de la nouvelle politique économique qui fait également l'objet des attaques de l'opposition. La *Nep* n'a pas été sans produire des effets néfastes même sur nos organisations. Notre Parti, comme vous savez, se compose de trois couches sociales : le prolétariat, les paysans et les intellectuels (il faut y compter également les employés). Ces trois groupes sont naturellement soumis à l'influence du milieu dans lequel ils vivent. Le groupe prolétarien est constamment exposé à la pression des masses des usines et des ateliers. Nous voyons que la *Nep* exerce son influence de façon différente sur les groupes différents de notre Parti. Si nous envoyons un ouvrier dans l'atmosphère de la *Nep*, ce n'est pas sans l'exposer à des dangers. Si nous nommons un ouvrier ou un camarade intellectuel directeur d'une banque ou président d'un trust, il faut que nous sachions bien que nous confions à ce camarade une mission très dangereuse, qu'il ne s'agit plus pour lui de se battre avec la bourgeoisie, mais de négocier et de conclure des contrats avec elle. Nous serions aveugles si nous voulions faire abstraction des enseignements du marxisme dans ce domaine. Nous serions criminels à l'égard de nos camarades, travaillant en contact direct avec la *Nep*, si nous ne prenions pas des mesures en vue de neutraliser l'influence délétère qu'ils subissent.

Autre aspect de cette question. Prenons un camarade ouvrier ou chômeur. Nous exigeons de lui qu'il comprenne en communiste, quel est notre but final, pourquoi nous avons combattu, pourquoi il y a la *Nep* et ses conséquences. Eh bien, ce camarade qui voit à chaque pas s'étaler la *Nep*, qui voit la bourgeoisie de la *Nep* s'engraisser chaque jour, quel degré de discipline et de compréhension doit-il avoir pour ne pas se laisser entraîner par des courants anarcho-syndicalistes ? Car nous ne devons pas nous dissimuler qu'au fur et à mesure que se développe la *Nep* et s'aggravent les antagonismes entre les ouvriers et les chômeurs, d'une part, et la bourgeoisie de la *Nep*, de l'autre, les courants anarcho-syndicalistes gagneront du terrain et s'infiltreront même dans notre Parti. Et si le groupe Miasnikov a réussi à se faire écouter de certains éléments bornés de notre Parti, cela s'explique ainsi : la tendance Miasnikov est essentiellement contre-révolutionnaire, car comme le menchevisme elle oppose la classe ouvrière à notre Etat révolutionnaire. Comprendre que notre Etat, avec tous ses côtés faibles et malgré les errements qui se constatent dans le paiement des salaires, etc., est quand même un Etat ouvrier, exige un haut degré d'éducation politique auquel nous ne pouvons pas toujours nous attendre. Voilà donc deux dangers qui nous assaillent de deux côtés différents. Ici les effets des aberrations de la *Nep*, là l'agitation syndicaliste libertaire.

Comment en viendrons-nous à bout ? Soutiendrons-nous nos spécialistes de la production, comment répondrons-nous au prolétaires mécontents, quel contre-poids trouverons-nous aux dissolvants, que répondre aux questions qui assaillent le prolétaire, en présence de la *Nep* ?

La réponse, c'est la démocratie ouvrière, qui contribuera à rehausser le niveau de notre Parti. Que chaque noyau communiste devienne un laboratoire idéologique du Parti où chaque adhérent et chaque ouvrier sans-parti, se confiant aux communistes, puisse obtenir une réponse satisfaisante à toutes les questions qui l'inquiètent. Que la discussion soit libre, que les décisions du noyau ne soient pas dictées d'en haut, mais qu'elles soient le résultat de ses libres délibérations. Rehaussez le niveau de la vie intérieure de notre Parti, faites discuter librement par nos adhérents toutes les questions qui peuvent être débattues publiquement et vous aurez trouvé un moyen sûr contre les influences dissolvantes.

Une condition de la démocratie ouvrière c'est l'application du principe électoral dans le Parti, qui seul garantit la liberté de la discussion. Le Parti a adopté, il y a une dizaine d'années, le principe du centralisme démocratique qui ne consiste pas toujours dans l'élection de tous les fonctionnaires du Parti, mais surtout en ce que les personnes et les institutions responsables se conforment strictement aux instructions du Parti. Le centralisme démocratique doit être toujours adapté aux situations. La situation actuelle exige qu'on en élargisse l'application.

Le travail du comité central

Le C.C. a, dans sa séance plénière de septembre, traité la question de la démocratie ouvrière. Le C.C. qui s'occupa à cette séance de l'agitation néfaste du « groupe ouvrier » dont je viens de parler, entendit un rapport de Dzerjinsky qui fait ressortir les dangers politiques qui résultent de la

mécanisation de la vie intérieure du Parti et de la pratique de nommer d'en haut la plupart des fonctionnaires du Parti, au lieu de laisser aux organisations le soin de les choisir elles-mêmes. Une commission présidée par Dzerjinsky fut chargée d'examiner la situation à l'intérieur du Parti. La séance plénière du C.C., en octobre, à laquelle les travaux de cette commission furent présentés, prit la décision que voici : Le C.C. et la Commission Centrale de Contrôle approuvent complètement le changement d'orientation décidé par le Bureau Politique quant à la démocratie dans le Parti et le renforcement, également décidé par le Bureau Politique, l'action contre les exagérations de la *Nep* et les mauvais effets qu'elle exerce sur certains éléments de notre Parti.

Le C.C. et la Commission Centrale de Contrôle chargèrent ensuite le Bureau Politique de faire le nécessaire pour que les commissions instituées pour étudier les questions suivantes : 1° disproportion entre les prix de l'industrie et de l'agriculture ; 2° salaires ; 3° situation dans le Parti ; présentassent au plus tôt leurs conclusions. Le Bureau Politique fut en outre chargé d'élaborer une résolution sur les mesures que le Parti devait prendre pour réaliser la démocratie ouvrière. Cette résolution a été adoptée à l'unanimité par les instances centrales ce qui nous donne la garantie que le changement de direction, décidé unanimement, s'effectuera sans trop de heurts.

Liberté, oui ! Fractions, non !

Ce n'est pas la première fois que le Parti procède à un changement radical d'orientation. Tout changement est difficile — rappelez-vous la discussion de la question syndicale — la réalisation du principe de la démocratie ouvrière n'ira pas non plus sans difficultés. Nous nous trouvons à un tournant, et les tournants sont toujours dangereux.

Il y a d'abord les questions de la liberté de discussion et des groupements au sein du Parti, liées étroitement à celles de la démocratie ouvrière. La démocratie ouvrière, si elle pouvait être réalisée d'une façon illimitée, devrait comporter le droit pour les membres du Parti de former des groupes. Mais la démocratie ouvrière, inaugurée par la résolution du C.C., n'admet pas la liberté des groupes, et encore moins la liberté de fractions.

Préobrajensky et d'autres camarades avec lui, disent qu'ils ne peuvent pas concevoir de démocratie ouvrière sans liberté de former des groupes. Pourquoi sommes-nous contre la formation de groupes dans notre Parti ? Parce que notre Parti est au pouvoir et se distingue par là des autres partis communistes qui luttent encore pour la conquête du pouvoir et n'arrivent pas encore à éliminer complètement certaines survivances social-démocrates.

Si les partis communistes de France ou d'Allemagne admettent la liberté des groupes intérieurs, c'est que leur situation est tout autre que la nôtre (1). Notre Parti réunit 400.000 communistes qui dirigent le pays. Pouvons-nous laisser à ces 400.000 communistes le loisir de former des groupes dans le Parti ? Non, affirmons-nous, car cette liberté affaiblirait l'unité de direction de l'Etat.

Le 10^e Congrès a résolu cette question et le C.C., en prenant ses décisions, s'est inspiré de la ré-

(1) Ici, le camarade Kamenev fait erreur. Dans le Parti français comme dans le Parti russe, il est interdit de former des fractions. — N. d. l. R.

solution du 10^e Congrès rédigée par Lénine, écrite même de sa propre main. Je demande aux camarades qui ne sont pas contents des décisions du C.C. : que comptez-vous faire de la résolution du 10^e Congrès ? Direz-vous qu'elle est surannée, comme l'a fait l'autre jour un camarade ? Dans notre existence actuelle, entourés que nous sommes de petite-bourgeoisie, exposés à la mauvaise influence de la *Nep*, chaque mot de cette résolution doit rester en vigueur tant que la situation objective sera inchangée.

Pas de survivances du menchevisme

Nous sommes pour la liberté de discussion, mais dans le cadre de l'unité du Parti. Nous n'avons rien contre les différences d'opinion qui peuvent surgir à cause de tel décret ou de telle question. Mais si des camarades, qui se réunissent sur une plateforme générale, sont mécontents de nous et veulent former un groupe, nous leur répondons qu'ils s'engagent dans un chemin dangereux et que le 10^e Congrès leur en interdit l'accès.

Nous savons bien comment se forment les fractions et quels sont les buts qu'elles se proposent. Nous avons nous-mêmes été une fraction du Parti Ouvrier Social-Démocrate russe. Nous l'avons été consciemment, car nous voulions conquérir le pouvoir. Nous savons aussi, par expérience, la différence entre un parti centralisé tel que le nôtre et un parti formé d'un agrégat de groupes comme le parti menchevik, qui se divisait en plusieurs groupes, dont chacun faisait ses petites réserves vis-à-vis de l'autre ! Aussi les avons-nous vaincus dans les luttes intérieures de l'ancien parti.

Je vous demande donc camarades : Voulez-vous que notre Parti reste une solide organisation de combat, jouissant du maximum de démocratie possible, ou qu'il devienne une coalition de petits groupes de nuances différentes ? Nous ne pouvons pas nous permettre ce luxe ! Nous ne pouvons pas permettre que le parti bolchevik perde son caractère essentiel, car ce serait un pas vers notre défaite politique. Le changement que nous nous proposons d'apporter à la structure de notre Parti doit s'effectuer sans diminuer sa vigueur. Nous ne pouvons admettre que l'on en profite pour essayer de faire accepter des idées qui caractérisaient l'essence même du menchevisme. Nous ne pouvons pas non plus admettre qu'on profite de ce changement pour exciter une partie de nos adhérents contre l'autre.

L'appareil du Parti

J'en viens aux attaques dirigées contre l'appareil administratif de notre Parti. 20.000 camarades y sont employés. Je ne sais si c'est trop ou pas assez, mais je crois que la nécessité où nous nous trouvons de confier au Parti des tâches qui, en général, reviennent à l'Etat, a déterminé le nombre des fonctionnaires du Parti.

On se demande maintenant si le Parti est content de ses fonctionnaires ou bien si ces derniers sont en majorité des incapables qu'il faut chasser sans phrases. Mais si l'on crie : *A bas l'appareil administratif du Parti !* il faut bien faire attention à ne pas endommager l'appareil gouvernemental et même toute la structure du Parti. Les bolcheviks ont combattu de même l'appareil administratif de l'ancien parti social-démocrate, mais il s'agissait alors de porter un coup mortel aux mencheviks. Il ne faut pas perdre des yeux que nous avons besoin d'une administration fortement centralisée.

L'appareil administratif que nous avons maintenant, commet des fautes comme tout le monde, mais il se conforme en général de son mieux aux instructions du C.C. L'appareil administratif n'est qu'un instrument de la politique générale du Parti, et si en le frappant on cherche à combattre cette politique, nous ne pouvons l'admettre. Le Parti dira simplement : renouvelez aux élections l'appareil administratif et mettez aux postes responsables des camarades qui sont vraiment capables de réaliser la démocratie ouvrière.

Pas d'arrière-pensées

Comment faut-il mettre en pratique les décisions du C.C. sans que le changement auquel nous procédons mette en danger le Parti ? Il faut réorganiser la vie du Parti, soumettre toutes les questions politiques et économiques au jugement des larges masses d'adhérents qui déterminent notre politique, renouveler méthodiquement l'appareil administratif par des élections. Mais ce qui ne doit pas arriver et ce que nous ne tolérerons pas, c'est qu'au tournant actuel on essaie de former des fractions, on excite les membres les uns contre les autres, on tente de profiter du changement qui se produit dans la vie intérieure du Parti pour tenter, sous une forme dissimulée, d'y conquérir le pouvoir.

J'ai la profonde conviction que l'organisation de Moscou se déclarera contre ces tendances et qu'après mûre réflexion, elle procédera à la mise en pratique des principes de la démocratie ouvrière, dans l'esprit de la vieille idéologie bolcheviste tout en sauvegardant notre vieille discipline.

Monopole du Léninisme

J'ai traité dans ce rapport de toutes les questions essentielles qui occupent notre Parti. On a parlé ici du monopole de la discussion. Or, je constate qu'aucune instance du Parti, aucun de ses fonctionnaires responsables n'a mis d'entraves à la liberté de discussion. Toutes les questions à l'ordre du jour ont pu être librement discutées dans tous les noyaux.

Préobrajensky a dit : « Kamenev et quelques autres prétendent garder le monopole du léninisme ! » Allons donc ! On chuchote également dans l'organisation de Moscou que la majorité du C. C. ne constitue, en fin de compte, qu'une fraction. Je vous le demande, camarades, votre Comité Central a-t-il été régulièrement élu par le Congrès ?

Sa composition n'est pas livrée au hasard. C'est par une longue sélection de dizaines d'années que l'état-major de notre Parti a été formé. Cet état-major a été constamment rajeuni par la sélection de nouveaux camarades appelés à la direction du Parti. Préobrajensky, Smirnov et Sapronov n'ont-ils pas fait partie du C.C. ? Dire que le C.C. actuel est un groupe cimenté par l'amitié personnelle, qui usurpe la direction, est profondément inexact. Préobrajensky a prétendu qu'il existait à la direction suprême du Parti un triumvirat. Préobrajensky a-t-il connaissance d'un seul document émanant de ce triumvirat ?

Je ne veux pas dire qu'il n'y a pas de différences d'opinion entre les membres du C.C. Nous discutons beaucoup au C.C. Au cours de ces discussions se forment des majorités, des minorités, comme dans chaque novau du Parti. Mais personne n'y connaît l'existence d'une fraction. On ne pourrait prétendre le contraire que si l'on préparait des décisions à l'insu des membres du C.C.

et que si le droit à la critique et à la discussion n'y existait pas.

Revenons à la question de l'appareil administratif du Parti. Sapronov a prétendu que cet appareil est devenu celui d'une fraction. Je demande à ceux qui sont de son avis ce qu'ils reprochent à cet appareil ? Est-il mauvais ? N'est-il pas assez souple ? Cherche-t-il à priver les ouvriers communistes de la liberté de discussion ? En bien, qu'on le renouvelle aux élections. Nous avons détruit le parti mencheviste en détruisant son appareil qui poursuivait une politique deshonorable. Si vous parlez maintenant d'un appareil de fraction, vous voulez dire par là que c'est la politique dont cet appareil est l'instrument qui vous déplaît.

Mais que dirons-nous de la revendication de former des groupes au sein du Parti ? Si vous nous prouvez que les groupes ne sont pas dangereux pour l'unité du Parti, que l'influence exercée par la *Nep* sur notre Parti est inoffensive, que le pouvoir des soviets est assez affermi au point de vue international, eh bien, nous vous répondons : le temps de la liberté des discussions est venu. D'ici là, nous vous dirons toujours : discutez, consultez l'opinion des camarades, mais gardez-vous de former des partis dans le Parti.

Réponse à Radek et à Sapronov

Radek a tenu ici un discours passionné contre l'idée de scission. En prononçant ce mot, il aurait dû citer des faits. Faute d'avoir pris cette précaution, il n'a fait qu'alarmer inutilement les camarades. Il n'y a pas le moindre danger de scission dans le Parti. Radek a également usé de l'expression : « les deux côtés ». Il entend par là les contradicteurs. Car nous, Comité Central, nous

ne sommes pas un « côté » et nous ne trouvons pas en face de nous un groupe fractionnaire. Il n'y a pas deux partis, il n'y a que le Comité Central qui dirige le Parti, tout en tenant compte des critiques justifiées des camarades. Lénine, lui aussi, a parlé jadis des fautes du C.C. : il a ajouté : « Ne soignez pas les maux du C.C. avec les remèdes trouvés dans la pharmacie de Préobrajensky, Sapronov, Ossinsky et autres... » Sapronov a souligné son accord avec Trotsky sur les questions principales. Cela sonne très bien : *Je suis d'accord avec Trotsky !* Que Sapronov soit d'accord avec la formule de Trotsky, pour porter un coup au C.C. je n'en doute pas. Mais ce que je ne sais, c'est si Trotsky est d'accord avec Sapronov.

Radek, qui adopte dans la proportion de 90 % les points de vue de Sapronov, reproche lui-même à Trotsky d'avoir comparé les leaders de notre Parti à des hommes tels que Bernstein. Je regrette avec Radek que Trotsky ait prononcé là une phrase qui a permis à Sapronov de se cramponner à lui. Cela prouve qu'on ne saurait prendre trop de précautions en précisant ses critiques.

Je résume : si l'organisation de Moscou adopte la résolution du C.C. et si elle la met en pratique, sous la direction de la Centrale, tout en sauvegardant l'unité du Parti et en écartant tout fractionnisme, le changement que nous apportons à la structure du Parti s'effectuera sans difficultés. Mais si nous abandonnons le gouvernail, nous aurons dans un mois diverses fractions. L'essentiel est donc d'éviter tout danger menaçant notre unité. Fiez-vous, pour cela, au Comité Central !

L. KAMENEV.

Les tâches du Parti

Ceci est un rapport de Staline sur l'organisation du Parti, fait devant l'Assemblée élargie du Comité de quartier, des organisateurs de groupes, des membres du club de discussion et des bureaux des cellules du quartier Krassnoprénskiy, le 2 décembre 1923. C'est le commentaire le plus simple et le plus clair de la résolution du Comité Central.

Camarades, je prends ici la parole en mon nom personnel et non en celui du C. C. du Parti. Si l'assemblée désire entendre mon rapport, je suis à ses ordres. Cela ne veut pas dire que je sois en désaccord avec le C. C. sur la question que je vais traiter. Je prends la parole en mon nom uniquement parce que la commission pour l'élaboration des mesures concernant la situation intérieure du Parti doit présenter ces jours-ci le résultat de ses travaux au C. C. et, jusqu'à ce moment, je n'ai pas le droit formel de parler au nom du C. C., quoique je sois persuadé d'exprimer en général l'opinion du C. C.

La discussion, signe de force du Parti

La première question que je voudrais poser ici est celle du centre de la discussion qui se déroule dans la presse et dans nos cellules. Que signifie cette discussion ? Est-ce un orage dans la vie du Parti ; est-ce, comme d'aucuns le déclarent, l'indice d'une décomposition, d'une décadence ou, comme le disent certains, d'une dégénérescence ? A mon avis, il ne saurait être question ici de dégénérescence ni de décomposition.

Durant cette dernière période, le Parti a grandi, il s'est débarrassé de son poids mort, il est devenu plus

prolétarien. Il y a deux ans, il comprenait 700.000 membres dont plus de 200.000 ont été éliminés ou sont sortis eux-mêmes pendant et depuis notre épuration. En outre, le Parti s'est amélioré, s'est élevé qualitativement, et cela par suite de l'amélioration de la situation matérielle de la classe ouvrière, provoquée elle-même par le relèvement de l'industrie ; par suite du retour des ouvriers qualifiés dans les villes ; par suite de l'élévation du niveau culturel des ouvriers industriels. Pour toutes ces raisons, le Parti a progressé qualitativement, ses besoins se sont accrus, il est devenu plus exigeant, il veut savoir plus qu'il n'a su jusqu'à présent, il veut décider plus qu'il n'a décidé.

La discussion actuelle n'est pas l'indice de la faiblesse, ni à plus forte raison de la décomposition ou de la dégénérescence, mais de la force du Parti, de l'amélioration de son effectif, du relèvement de son activité.

Les causes de la discussion

La deuxième question qui se pose est la suivante : pourquoi est-ce maintenant précisément que la question de la politique intérieure du Parti a revêtu un caractère aigu ? Quelles en sont les causes ? A mon avis, il y en a deux. La première est l'effervescence et les grèves suscitées par la question des salaires et qui se sont déroulées dans certaines régions au mois d'août. Cette vague de grèves a dévoilé les défauts de nos organisations, a montré que certaines d'entre elles (organisation du Parti et des syndicats) se détachaient de la vie des entreprises ; elle a révélé l'existence dans notre Parti de quelques organisa-

tions illégales, anticommunistes, cherchant à le désagréger. Ces défauts se sont révélés avec une telle force que le Parti a senti la nécessité de procéder à des modifications de son régime intérieur. La deuxième raison réside dans la grande quantité des congés accordés dans l'année (1). Ces congés sont parfaitement compréhensibles, mais le résultat en a été que la vie du Parti s'est trouvée considérablement affaiblie au moment de l'effervescence dans les usines, ce qui a aidé dans une large mesure à découvrir cet automne les défauts de notre organisation.

Les défauts de la vie inférieure du Parti

J'ai parlé des défauts de la vie de notre Parti, défauts qui se sont révélés en automne dernier et qui ont fait poser la question de l'amélioration de la vie inférieure du Parti. En quoi consistent-ils ? En ce que la ligne du Parti était fautive, comme le pensent quelques camarades, ou bien en ce que cette ligne, juste théoriquement, ne l'était pas dans la pratique, était déformée par suite de certaines conditions subjectives et objectives ?

A mon avis, le défaut fondamental provient de ce que la ligne essentiellement juste de notre Parti, fixée par les décisions de nos Congrès, a été en pratique déformée par endroits (non pas partout, certes, mais dans quelques régions seulement). Quoiqu'elle fût essentiellement prolétarienne, démocratique, elle a été parfois dénaturée bureaucratiquement.

La contradiction entre la ligne fondamentale fixée par nos Congrès (10^e, 11^e, 12^e) et l'action pratique de nos organisations locales, telle est la cause première des défauts du régime intérieur du Parti. La théorie du Parti déclare que les questions importantes de notre vie, à l'exception évidemment de celles qui sont urgentes ou qui impliquent le secret, doivent être examinées aux assemblées du Parti. Or, dans la pratique, on considère, en certains endroits, qu'il n'y a pas grande nécessité à examiner aux assemblées une série de questions que le C. C. et les autres organes dirigeants se chargeraient de résoudre eux-mêmes.

La règle déclare que les fonctionnaires de notre Parti doivent être élus et fixe les conditions de l'éligibilité. Ainsi, d'après les statuts, un secrétaire de comité régional doit avoir été membre du Parti avant Octobre ; pour un secrétaire de comité de district, il faut un stage de trois ans dans le Parti, et pour un secrétaire de cellule, un stage d'un an. Mais, en pratique, on a considéré fréquemment que, du moment qu'il fallait un stage, il n'était pas nécessaire de procéder effectivement à des élections.

La règle exige que la masse des communistes soit tenue au courant des travaux des organes économiques, des entreprises et des trusts, car nos cellules portent devant les masses sans-parti la responsabilité des entreprises. Néanmoins, dans la pratique, on a considéré que, du moment qu'il y a un C. C. chargé de donner aux organes économiques des directives impératives, celles-ci seront appliquées sans le contrôle de la base du Parti.

La règle déclare que les travailleurs responsables dans les différentes branches, qu'ils soient affectés au Parti, à l'économie, aux syndicats ou à l'armée, doivent, malgré leur spécialisation, être liés entre eux, former des parties indissolubles d'un tout unique, car tous travaillent pour une cause unique, la cause du prolétariat, laquelle ne saurait être morcelée. En pratique, on a considéré que, du moment qu'il y a la spécialisation, la division du travail en travail économique, militaire, syndical, etc., les fonctionnaires du Parti ne répondent pas pour leurs camarades travaillant dans l'économie et vice-versa. De là, un affaiblissement ou même une rupture de la liaison entre eux. Telles sont les principales contradictions entre la ligne

du Parti fixée par nos Congrès et la pratique du Parti.

Je suis loin de vouloir imputer ces déformations aux organisations locales ; c'est leur malheur bien plus que leur faute que les choses aient pris une telle tournure. Comment cela a-t-il pu se faire, je le dirai plus loin ; pour le moment, j'ai voulu constater le fait afin de l'expliquer et de proposer ensuite les remèdes. Je suis loin également de considérer notre C. C. comme une organisation sans défauts. Il en a comme toute autre institution, et s'il n'est pas entièrement responsable des événements, il y a aussi un peu de sa faute, car il n'a pas su découvrir à temps ses erreurs et les faire disparaître.

Il s'agit maintenant de se rendre compte des causes de ces défauts dont je viens de parler. D'où viennent-ils et comment les supprimer ?

Les causes des défauts

La première est que nos organisations ne se sont pas encore débarrassées de certaines survivances de la période de guerre qui a laissé son empreinte dans l'esprit de nombre de nos militants. C'est sous l'influence de ces survivances que l'on considère le Parti, non comme un organisme à activité autonome, comme l'organisation du combat autonome du prolétariat, mais comme un système, un ensemble d'institutions où il y a des employés supérieurs et inférieurs. C'est là un point de vue profondément erroné, qui n'a rien de marxiste et qui nous a été légué par la période où nous militarisions le Parti, où l'initiative de la masse communiste était par la force des choses reléguée à l'arrière-plan et où tout se faisait par ordre. Ce point de vue n'a jamais été exprimé sous une forme théorique ; toujours est-il qu'il existe et qu'il pèse sur notre travail. Il faut le combattre énergiquement, car il présente le danger le plus sérieux.

La deuxième cause réside dans la pression de notre appareil étatique, essentiellement bureaucratique, sur le Parti et les militants. En 1917, en octobre, nous nous imaginions que le bureaucratisme des institutions serait détruit et que nous parviendrions en un temps relativement très court à transformer l'Etat en association de travailleurs. Mais la réalité nous a montré que c'était là un idéal dont nous étions encore bien loin, que pour débarrasser l'Etat du bureaucratisme, pour transformer la société soviétique en une association de travailleurs, il fallait que la population atteignît un haut niveau de développement culturel, que nous eussions la paix assurée afin de ne pas être obligés d'entretenir une immense armée exigeant des dépenses considérables, des institutions militaires lourdes et encombrantes. Notre appareil étatique est bureaucratique, et il le sera longtemps encore. Les communistes travaillant dans cet appareil dont l'atmosphère, les coutumes contribuent à la bureaucratisation des organisations, des travailleurs de notre Parti.

La troisième cause de nos défauts réside dans l'activité insuffisante, l'état arriéré et même parfois l'ignorance de nos cellules, particulièrement dans la périphérie du pays. Dans ces régions, nos cellules sont peu actives, arriérées au point de vue politique et intellectuel. Aussi s'y produit-il des déformations de la ligne du Parti.

La quatrième cause réside dans le fait que la province manque de communistes ayant une préparation sérieuse. J'ai entendu récemment le rapport d'un représentant d'une organisation ukrainienne. Le rapporteur est un camarade très capable et qui donne de grandes espérances. Il déclarait que, sur 130 cellules, 80 avaient des secrétaires nommés par le comité régional. On lui fit remarquer que la conduite du comité régional, en l'occurrence, n'était pas juste, mais il déclara que dans les cellules il n'y avait pas de communiste possédant une instruction politique élémentaire, que tous les membres étaient nouveaux, que les cellules demandaient elles-mêmes des secrétaires, etc. Je crois bien qu'il exagérât sensiblement, que si les secrétaires sont nommés par le comité régional, ce n'est pas uniquement parce que les cellules manquent d'éléments capables, mais aussi parce que le comité

(1) L'été dernier, il s'est produit un véritable exode des militants vers la campagne, la Crimée, le Caucase. Après des années de guerre civile et extérieure, de privations et de fatigues intenses, le besoin physique de repos s'est manifesté impérieusement. D'où cette quantité de congés dont parle Statine. — N. d. l. R.

régional continue à agir suivant une habitude. Or, s'il est de telles cellules en Ukraine, à plus forte raison doit-il y en avoir encore beaucoup plus dans les régions frontalières où les organisations sont nouvelles, où il y a moins de vieux militants et où l'instruction est moins répandue.

Enfin, la cinquième cause consiste dans l'insuffisance de l'information. Si le C. C. informe mal, c'est peut-être parce qu'il est surchargé de travail et parce que les organisations locales nous informent mal aussi. Toujours est-il qu'il faut remédier à cette lacune.

Comment supprimer les défauts ?

Quelles sont les mesures nécessaires pour la suppression de tous ces défauts ?

Premièrement, il faut combattre sans relâche les habitudes, les survivances de la période de guerre dans notre Parti, qui n'est pas un système d'institution, mais l'organisation de combat du prolétariat, organisation ayant sa pensée propre, vivant d'une vie active, autonome, détruisant le vieux monde et en créant un nouveau.

Deuxièmement, il faut intensifier l'activité de la masse communiste, soumettre à son examen toutes les questions dans la mesure où elles peuvent être discutées ouvertement, assurer à tous le droit de critiquer les propositions des diverses instances du Parti. De cette façon seulement, la discipline du Parti deviendra une discipline consciente, une discipline de fer : on pourra accroître l'expérience économique et développer le niveau culturel du Parti ; on pourra recruter dans la masse de nouveaux travailleurs actifs.

Troisièmement, il faut réaliser l'éligibilité de tous les organes et fonctionnaires du Parti, tout en tenant compte des conditions de stage et autres fixées par les statuts. Nul ne doit occuper de poste responsable contre la volonté de la majorité ; il faut que le principe de l'électivité soit intégralement appliqué.

Quatrièmement, il faut organiser près le C. C. les comités régionaux et provinciaux, des conférences des travailleurs responsables de toutes les branches (fonctionnaires du Parti, travailleurs économiques et syndicaux, militaires). Il faut que ces conférences se réunissent régulièrement ; qu'elles examinent toutes les questions nécessaires ; que la liaison entre les travailleurs des différentes branches ne soit pas rompue ; que ces travailleurs se sentent les membres d'une seule famille, le Parti ; qu'ils travaillent pour une cause unique, celle du prolétariat ; que le C. C. et les organisations locales puissent connaître exactement et vérifier l'action des travailleurs responsables dans tous les domaines.

Cinquièmement, il faut faire participer nos cellules d'usines à l'examen des questions liées à la marche des entreprises et des trusts. Il faut que ces cellules soient au courant de l'action des gérants de nos entreprises et qu'elles exercent sur eux leur influence. Les représentants des cellules, vous le savez, sont considérés par les masses sans-parti comme moralement responsables de la marche des entreprises. Pour que les cellules puissent diriger et entraîner les ouvriers sans-parti, assumer la responsabilité de l'entreprise, elles doivent être au courant des affaires et avoir la possibilité d'influer sur elles. C'est pourquoi il faut qu'elles examinent les questions économiques liées à l'entreprise, que leurs représentants se réunissent périodiquement en conférences pour discuter les questions intéressant la marche de l'entreprise. C'est un des moyens les plus sûrs d'accroître l'expérience économique de la masse communiste et de réaliser le contrôle par en bas.

Sixièmement, il faut relever le niveau de nos cellules. Dans un article, Zinoviev a déclaré que le niveau de certaines de nos cellules était inférieur à celui des sans-parti. Cette observation, évidemment, ne s'applique qu'à des cas particuliers. La vérité est que nos cellules seraient beaucoup plus cultivées et jouiraient d'une autorité beaucoup plus grande parmi les sans-parti si nous ne les avions pas vidées, si nous n'en avions pas retiré un grand nombre d'éléments pour les affecter au travail économique, administratif, syndical

et autres. Si tous les ouvriers communistes retirés pendant ces six années de leurs cellules y retournaient, le niveau de ces dernières serait incomparablement supérieur à celui des ouvriers sans-parti, même les plus développés. Mais, comme le Parti doit et devra trouver en lui des travailleurs pour les affecter à l'appareil étatique et l'améliorer, nos cellules resteront à un niveau inférieur si nous ne prenons pas des mesures urgentes pour améliorer leur effectif. Il faut avant tout développer le plus possible l'éducation communiste des cellules. Il faut renoncer aux formalités excessives d'admission des ouvriers dans le Parti. Pour ces derniers, il convient d'adoucir les conditions. C'est ce qu'ont déjà fait plusieurs organisations locales. Il nous faut continuer ainsi et entreprendre une campagne pour faciliter aux ouvriers manuels l'accès du Parti.

Septièmement, il faut renforcer la propagande parmi les ouvriers sans-parti. Nos organisations ne s'attachent pas encore suffisamment à attirer ceux-ci dans les organes soviétiques. Nous en avons un exemple dans les élections actuelles au Soviet de Moscou. Les sans-parti sont élus en trop petit nombre. Pour justifier ce fait, on allègue la décision de l'organisation fixant la proportion minimum des sans-parti. Mais en réalité, le nombre des sans-parti élus est beaucoup moindre que celui qui est fixé. On dit que les masses veulent à tout prix être exclusivement des communistes et qu'il est impossible de les en empêcher. Je ne doute pas que les masses aient confiance en eux. Mais si nous n'accordons aucune confiance aux sans-parti, ces derniers n'en auront guère pour nos organisations. Cette confiance dans les sans-parti est absolument nécessaire. Il faut obliger les communistes à retirer leur candidature, il ne faut pas exhorter les gens à être seulement les communistes ; il faut encourager les sans-parti, les faire participer au travail étatique. Nous en retirerons des profits et les sans-parti auront confiance en nos organisations. Les élections de Moscou montrent que nos organisations commencent à se renfermer dans leurs cadres au lieu d'élargir le champ de leur action et de grouper progressivement les sans-parti autour d'elles.

Huitièmement, il faut renforcer la propagande parmi les paysans. Nos cellules rurales qui, par endroits, végètent ou se vident, qui n'ont pas grand crédit auprès des paysans, il faut le reconnaître, pourraient, fort bien s'assigner deux tâches pratiques. Expliquer et répandre parmi les paysans les lois soviétistes concernant directement la vie rurale, et ensuite préconiser la diffusion des connaissances agronomiques, expliquer aux paysans qu'il faut labourer à temps, nettoyer les semences, etc. Si chaque paysan se mettait à nettoyer ses semences, ce qui lui prendrait très peu de temps, il pourrait sans engrais aucun, sans nouvelles machines, augmenter de dix pouds à l'hectare le rendement de sa terre. Or, dix pouds par hectare, c'est une augmentation annuelle d'un milliard de pouds pour tout le pays. Tout cela pourrait être obtenu facilement. Pourquoi nos cellules rurales ne s'en occuperaient-elles pas ? Est-ce la chose moins importante que des entretiens sur la politique de Crizon ? Le moujik comprendrait alors que les communistes font du bon travail et accorderait sa confiance à nos organisations.

Je ne parlerai pas ici de la nécessité de renforcer la préparation politique et de développer l'instruction générale parmi les jeunes appelés à fournir nos nouveaux cadres, parmi l'armée rouge, les femmes et, en général, parmi les sans-parti.

Je ne m'étendrai pas davantage sur la nécessité de renforcer l'information, de la base au sommet et inversement.

Telles sont les mesures d'amélioration, tels sont les moyens de réaliser la démocratie que le C. C. a indiqués en septembre dernier et dont la réalisation est absolument nécessaire.

Je voudrais maintenant m'arrêter sur deux points de vue extrêmes concernant la « démocratie ouvrière », et exposés dans quelques articles de la Pravda.

Le premier concerne l'électivité. Quelques camarades

veulent l'électivité « intégrale ». A quoi bon la restriction du stage ? Elisons ceux qu'il nous plaît. Ce point de vue est erroné. Le Parti ne l'acceptera pas. Certes, nous ne sommes pas maintenant en état de guerre ; nous traversons une période de développement pacifique. Mais nous avons la *Nep*, ne l'oublions pas. Ce n'est pas pendant, mais après la guerre que le Parti a entrepris son épuration. Pourquoi ? Parce que, pendant la guerre, la crainte de la défaite soudait le Parti et les quelques éléments nocifs qu'il contenait devaient, lorsqu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort, se conformer à la ligne générale. Maintenant, la guerre est terminée, mais nous avons la *Nep*, nous avons permis l'existence du capitalisme, la bourgeoisie renaît. Tout cela, il est vrai, contribue à l'épuration, à la consolidation du Parti, mais, d'autre part, nous sommes entourés d'une bourgeoisie qui se développe et qui a déjà réussi à battre en brèche quelques-uns de nos organes coopératifs et commerciaux sur le marché intérieur. C'est après la *Nep* précisément que le Parti a entrepris l'épuration qui a réduit si fortement son effectif : c'est après la *Nep* que, pour préserver nos organisations de l'influence de la *Nep*, il a décidé par exemple de rendre plus difficile l'accès du Parti pour les éléments non-prolétaires, de fixer un stage minima pour les fonctionnaires du P. C., etc. A-t-il bien fait de prendre ces mesures préventives qui sont en somme une restriction à la démocratie ? J'estime que oui. Voilà pourquoi je considère que la démocratie est nécessaire, qu'il nous faut l'électivité, mais que les mesures restrictives adoptées par les 11^e et 12^e Congrès doivent, tout au moins les principales d'entre elles, rester en vigueur.

L'autre extrême concerne les limites de la discussion. Quelques camarades réclament la discussion sans limites, oubliant que le travail du Parti ne consiste pas seulement dans l'examen des questions, mais encore dans l'application effective des décisions prises. Ainsi, dans son article, Radzine, pour justifier le prin-

cipe de la discussion sans limites, se réfère à Trotsky qui, soi-disant, aurait dit que « le Parti est l'union volontaire de personnes ayant les mêmes idées ». J'ai cherché, mais vainement, cette phrase dans les ouvrages et articles de Trotsky. Je ne crois pas qu'il l'ait dite, mais s'il l'a fait, il n'a sans doute pas achevé l'expression de sa pensée. Le Parti n'est pas seulement une union de personnes ayant les mêmes idées ; c'est aussi l'union de personnes *agissant de même façon*, l'union combattive des champions d'une même cause, d'une même idéologie. Se référer en l'occurrence à Trotsky, c'est faire erreur, car Trotsky est l'un des membres du C. C. qui soulignent le plus le côté actif de l'œuvre du Parti. C'est pourquoi j'estime qu'il faut laisser à Radzine seul la responsabilité de sa définition.

Mais à quoi mène cette dernière ? De deux choses l'une : ou bien le Parti dégénérera en secte, en école philosophique, car ce n'est que dans des organisations étroites de ce genre qu'une complète unanimité idéologique est possible ; ou bien il se transformera en un club de discussions incessantes où les raisonnements et discussions continuels conduiront à la formation de fractions et même à une scission. Aucune de ces éventualités ne saurait être admise par notre Parti. Voilà pourquoi j'estime que l'examen des questions est nécessaire, que la discussion est utile, mais qu'il faut lui assigner des limites afin d'empêcher le Parti, organe de combat du prolétariat, de dégénérer en un club de discussion.

J'ai voulu, en terminant, vous mettre en garde contre ces deux extrêmes, et, si nous nous attachons à appliquer loyalement et résolument la démocratie à l'intérieur du Parti, telle qu'elle a été déterminée par le C. C. en septembre dernier, nous parviendrons incontestablement à améliorer l'action de notre Parti.

STALINE.

LA RETRAITE D'OCTOBRE EN ALLEMAGNE

NOTRE RECU

Le camarade Lénine a formulé quelque part, à peu près de la manière suivante, les conditions de la lutte prolétarienne pour la prise du pouvoir :

- Décomposition de l'économie capitaliste ;
- Mécontentement et insécurité générale ;
- Décomposition de la bourgeoisie ;
- Faillite et faiblesse du gouvernement ;
- Décomposition de l'appareil gouvernemental ;
- Préparation des masses à la lutte ;
- Confiance de la majorité du prolétariat dans le parti révolutionnaire.

Toutes ces conditions parurent être réalisées en septembre et en octobre. En tout cas, il était clair que la lutte décisive entre la grande bourgeoisie et le prolétariat s'approchait et que la question se posait : dictature de la bourgeoisie ou dictature du prolétariat. Le Parti se prépara donc à la lutte. Tous ses adhérents furent mobilisés et soumis à la discipline militaire. On travailla fiévreusement à l'équipement et à l'armement des

organes de combat du Parti et des centurions ouvrières. On établit un service de courriers. On créa des organismes pour le ravitaillement. Le Comité central du Parti nomma un comité restreint pour diriger l'action. Il en fut de même dans tous les districts et toutes les villes.

La situation imposait elle-même la stratégie de la lutte. Nous ne pouvons indiquer ici que l'essentiel. La Saxe et la Thuringe, en dehors des territoires de la Ruhr occupés par les troupes françaises, étaient les régions où étaient concentrées les forces prolétariennes les plus importantes. Elles étaient exposées, d'ailleurs, aux plus fortes attaques de la réaction : du sud, par la Bavière fasciste ; du nord, par les troupes du Reich.

La Saxe et la Thuringe devaient être, tant au point de vue politique qu'au point de vue stratégique, le centre de la lutte. C'est ce qui déterminait la tactique du Parti.

La Saxe et la Thuringe

Le territoire des deux pays est, après la Ruhr, le territoire le plus fortement industrialisé de l'Allemagne. Son prolétariat, dont les conditions d'existence avaient toujours été pénibles, constituait

avant la guerre le noyau révolutionnaire de la Social-Démocratie. C'est là que, pendant la guerre et, au lendemain de la guerre, le Parti indépendant avait ses meilleures forces. La phraséologie révolutionnaire de ce parti constitua longtemps un obstacle au développement du Parti communiste, malgré l'état d'esprit révolutionnaire des masses. Au cours des différentes élections aux deux Landtag, il y eut toujours des majorités prolétariennes, mais constituées de telle sorte que la social-démocratie se trouvait dépendre du Parti communiste.

Les vieux leaders social-démocrates, tels que Lipinski, Buck, Eldt, Fleissner, étaient tous des noskistes avérés, ou n'étaient venus aux Indépendants que sous la pression des masses. Le Parti communiste, dans ces deux pays, fut placé devant un problème tactique difficile. Ce problème, il le résolut, en ce sens qu'il accorda son soutien aux différents gouvernements socialistes, pour leur donner l'occasion de montrer devant les masses ce qu'ils étaient en réalité. Il renversait ces gouvernements, quand ils trahissaient trop ouvertement les intérêts du prolétariat. C'est ainsi que le gouvernement Buck-Lipinski fut renversé le 31 janvier 1923, après avoir fait tirer sur les ouvriers. Le gouvernement Zeigner fut constitué, contre la volonté de la direction du Parti, conformément à la décision du Congrès social-démocrate saxon. Ce gouvernement accepta les conditions du Parti communiste, à savoir : création de centurions mixtes, formation et légalisation des Comités de contrôle, larges mesures d'amnistie, etc.

Au point de vue pratique, le gouvernement Zeigner a peu fait pour la classe ouvrière. Mais, seul, le fait qu'il opposa quelque résistance aux menées réactionnaires suffit pour déclencher contre lui une violente campagne de la bourgeoisie et pour provoquer de graves conflits avec le gouvernement du Reich. Il en fut à peu près de même en Thuringe. C'est pourquoi, pour vaincre, la contre-révolution devait abattre la Saxe et la Thuringe prolétarienne.

Lorsque la situation se tendit, le Parti communiste décida, le 13 octobre, d'entrer dans les gouvernements de Saxe et de Thuringe

Était-ce là du ministérialisme ?

Seul, quelqu'un qui prendrait des vessies pour des lanternes, pourrait croire cela. Dans la situation donnée, l'entrée au gouvernement était un acte révolutionnaire. Les communistes déclarèrent ouvertement : « Ce n'est pas pour jouer au ministre que nous entrons au gouvernement, mais pour élever la bannière de la révolte populaire, pour mettre au service de la classe ouvrière tout ce que ce gouvernement possède de force politique. Notre seul but en entrant dans le gouvernement, c'est de conquérir une position de combat. »

La bourgeoisie comprit le langage des faits. La social-démocratie se déclara d'accord avec le but et le caractère de notre politique. Le président du Conseil Zeigner déclara que le nouveau cabinet était le gouvernement de la défense prolétarienne.

La Trahison

Pour quelles raisons la défense prolétarienne a-t-elle échoué ? Qui provoqua la défaite ? Qui causa au prolétariat les blessures les plus profondes ?

La social-démocratie.

Il est impossible de s'indigner de l'attitude

des social-démocrates de droite, qui ont fait assassiner, sous les ordres de Noske, plus de 20.000 ouvriers allemands, qui ont sur la conscience l'assassinat de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg, et qui, depuis cette époque, ont constamment trahi toutes les luttes menées par la classe ouvrière. Nous nous contenterons ici de constater quelques faits.

Le 1^{er} octobre, après la liquidation du putsch nationaliste de Cüstrin, le social-démocrate Stampfer écrivit ce qui suit dans le *Vorwaerts* :

« Si la Reichswehr devait marcher contre la Saxe, nous espérons qu'elle agira avec les ouvriers saxons aussi doucement qu'avec les putschistes de droite. » Ce qu'écrivait M. Stampfer, cela ne signifiait pas autre chose que ceci : « En avant ! camarade Seeckt, nous sommes avec vous dans la guerre civile contre le prolétariat ! » A cette époque, les communistes n'étaient pas encore dans le gouvernement saxon. L'appel à la lutte s'adressait à la Reichswehr et était dirigé contre les propres camarades de parti de M. Stampfer.

M. Stampfer savait ce qu'il écrivait. Il l'écrivait sur l'ordre des Ebert, Noske, Hermann Müller, Sollmann et consorts.

C'est par décret du ministre social-démocrate de l'Intérieur, Sollman, que l'état de siège fut proclamé, le 28 septembre, et que le général Seeckt reçut tous les pouvoirs exécutifs.

C'est avec l'approbation du Parti social-démocrate que la première loi des pleins pouvoirs fut votée le 13 octobre, loi qui mettait fin à la démocratie, et proclamait la dictature du militarisme et de l'industrie lourde.

C'est avec l'approbation des Ebert, Sollmann et Cie que le gouvernement du Reich déclara la guerre au gouvernement saxon.

C'est sur l'ordre d'Ebert que le gouvernement constitutionnel de Saxe fut dispersé, le 29 octobre, par la force militaire, et qu'un régime de dictature sanglante fut instauré en Saxe et en Thuringe.

Ce sont les social-démocrates de droite qui ont soutenu les généraux dans leur offensive contre le prolétariat de Saxe et de Thuringe. Ils reçurent un salaire bien mérité lorsque, dès le 2 novembre, ils furent ignominieusement chassés par le gouvernement du Reich, parce qu'ils n'avaient plus rien à lui donner. Le 8 décembre, ils remercièrent ce gouvernement, dont ils avaient été chassés, en approuvant la deuxième loi des pleins pouvoirs.

Les social-démocrates de droite ont, par leur politique, démontré qu'en réalité ils ne sont qu'une garde fasciste, les exécuteurs des hautes-œuvres de la dictature militaire.

... et les social-démocrates de gauche ?

Les Zeigner, les Graupe et Cie avaient juré à la classe ouvrière d'être à sa tête dans la lutte pour la défense de ses intérêts. Mais ils ont, au sein du gouvernement, saboté toutes les mesures importantes. Ils ont méthodiquement entravé ce qui constituait leur principale tâche, à savoir l'armement du prolétariat. Au lieu d'appeler les masses ouvrières à la lutte, au moment où les trains militaires roulaient vers la Saxe, ainsi que le demandaient les communistes, ils se sont opposés, à la Conférence de Chemnitz, à l'unité de front de la classe ouvrière et empêché ainsi la grève générale.

Les social-démocrates de gauche ont livré la classe ouvrière à l'ennemi.

Pourquoi firent-ils cela ? Ils n'ont fait que jouer avec l'idée de la lutte défensive et ont ainsi été menés, malgré eux, dans cette situation. Si, en dehors de leur lâcheté, ils avaient également un peu de sens politique, ils auraient pu utiliser les communistes pour faire pression sur la bourgeoisie en vue de sauver la démocratie ; mais ces lâches ne savent jamais quelle heure a sonné au cadran de l'histoire.

Ils n'eurent pas honte de constituer, deux jours à peine après que le gouvernement Zeigner eut été dispersé par la force militaire, un nouveau gouvernement soi-disant socialiste, appuyé sur les social-démocrates, et cela sous la dictature des militaires. Ignoble société ! Quand une fille de joie est battue par son souteneur, elle déclare ouvertement : « Qu'est-ce que cela fait ? Je ne suis qu'une fille de joie ! » Ces social-démocrates de gauche, tels que le ministre Fellisch, se font violer par un général et vont ensuite coucher avec lui comme si rien ne s'était passé.

Mais comment se fait-il que cet ignoble parti ait encore des partisans et exerce encore une influence sur la classe ouvrière ? C'est qu'il vit encore du crédit de son glorieux passé. Actuellement, le crédit des leaders social-démocrates de droite est épuisé. Toute l'influence dont ils jouissaient au sein de la classe ouvrière a disparu. Mais le mouvement de gauche, qui a fortement progressé au cours de l'année dernière, a galvanisé le parti. Les masses ouvrières ont encore confiance dans les leaders de gauche. Elles croient à leur sincérité. Dirigées par eux, ces masses étaient prêtes à faire de grands sacrifices. Contre eux, elles n'osent encore rien faire. Mais le temps viendra...

Hambourg

Au-dessus de ce marais de lâcheté et de trahison, Hambourg se dresse comme un sommet lumineux. Sans doute le sang des combattants de Hambourg est tombé en vain, mais nous devons tirer l'enseignement qui découle de la lutte qu'ils ont menée.

L'insurrection de Hambourg est issue de la volonté de combat qui dominait alors tout le Parti communiste. Elle fut guidée par l'espoir d'un mouvement général, espoir qui apparut comme trompeur. Dès le début du mouvement, les camarades de Hambourg le comprirent. C'est pourquoi une petite fraction seulement de la section de Hambourg participa à la lutte, et tout le mouvement fut, dès le début, un combat d'arrière-garde mené par quelques centaines de vaillants camarades.

La lutte fut héroïque. A peu près sans armes, les camarades de Hambourg assaillirent les postes de police et y cherchèrent des armes. Puis, ils résistèrent pendant trois jours à des forces de beaucoup supérieures, composées de troupes de la police, de la Reichswehr et de la marine, armées jusqu'aux dents. Armés seulement de revolvers et de quelques fusils, ils luttèrent contre les mitrailleuses et les autos blindées, soutenus par la sympathie non seulement des ouvriers, mais de toute la population, avec un courage, une vaillance, une adresse remarquables. Ils réussirent à conserver leurs armes après la cessation de la lutte. Pendant trois jours de combat, ils n'eurent que quatre morts, tandis que la police et les troupes de la Reichswehr en avaient plus de dix fois autant,

ainsi qu'un grand nombre de blessés. C'est pourquoi la soldatesque exerça sa rage sur des non-participants, dont un grand nombre furent tués.

Les camarades de Hambourg avaient engagé le combat presque sans armes et presque sans aucune préparation. Leur exemple brilla d'une vive lueur au-dessus de la tragi-comédie qui se déroula immédiatement après à Munich. Après une campagne d'excitation folle, une troupe de fascistes armés jusqu'aux dents, commandés par des chefs réputés, s'est dispersée aux premiers coups de feu, sans opposer la moindre résistance.

Les communistes de Hambourg ont fourni la preuve de la puissance révolutionnaire du prolétariat allemand.

Autocritique

Nous avons constaté que la responsabilité de la défaite subie en octobre par le prolétariat allemand incombait à la social-démocratie de droite et de gauche.

Naturellement, on se demandera comment cela a été possible. Comment les leaders social-démocrates ont-ils pu opérer leur trahison ? Des erreurs ont dû être également commises par le Parti communiste.

Personne n'attendait des leaders social-démocrates de droite autre chose que ce qu'ils ont fait. Personne n'attendait beaucoup des leaders social-démocrates de gauche. Mais, cependant, il est apparu qu'ils ne méritaient même pas le peu de confiance que nous avions en eux. Un grand nombre de nos camarades se disaient : Si nous tenons fermement ce cheval entre les jambes, nous l'obligerons à courir. Il courut, en effet, mais loin du champ de bataille, sans prendre garde à tous nos coups d'épéon et de cravache.

Quelle a été notre erreur ? Nous aurions dû, même à l'époque de notre alliance avec les social-démocrates de gauche, entretenir contre eux la méfiance des masses social-démocrates, en dénonçant leur manque de fermeté et leur faiblesse. En agissant ainsi, nous eussions renforcé, sur ces social-démocrates de gauche, la pression des masses et attaché fortement celles-ci à nous.

C'est là une erreur qu'il est difficile d'éviter dans la tactique du front unique. Mais, cependant, il faut l'éviter si nous ne voulons pas être les dupes. Ce n'est qu'à cause de cette erreur que la résistance des chefs social-démocrates de gauche à la grève générale a pu nous mettre dans cette situation effroyable. Nous pensions que cette résistance allait diviser la classe ouvrière. Puis la victoire n'était pas possible. Mais nous n'en avons pas fait l'épreuve, nous n'avons pas appelé les masses au combat.

C'est précisément là la question qui occupe actuellement, d'une façon intense, le Parti communiste allemand. La majorité du Parti est d'avis qu'il eût quand même fallu appeler les masses au combat. Ce n'est qu'au cours de la lutte, et non pas par des manœuvres tactiques, que les masses sont gagnées à la lutte, et si les forces de la classe ouvrière n'avaient pas été suffisantes, nous aurions dû nous contenter de livrer des combats d'arrière-garde, au cours desquels il nous eût été possible de montrer à nos propres adhérents et aux larges masses ouvrières que ce n'est pas le manque de fermeté du Parti communiste, mais la faiblesse réelle de la classe ouvrière qui était cause de la défaite. Le prestige du Parti n'en eût pas été ébranlé un seul instant.

Il est certain que, dans cette question, nous avons été en grande partie les prisonniers de nos propres conceptions. Nous avons trop répété qu'il s'agissait de la bataille décisive. La question ne se posait pas de la façon suivante : Le Parti doit combattre à tout prix s'il ne veut pas être perdu. Car les conditions de la croissance du Parti et du succès de la révolution subsistent en Allemagne.

Notre conception : bataille décisive ou renoncement à la lutte, tout ou rien ! — nous a empêchés, dès avant le moment décisif, d'utiliser toutes nos chances pour mener des luttes partielles et mettre ainsi les masses en mouvement. Nous disions : Concentrez toutes vos forces pour la lutte décisive. C'était une erreur, car il nous a été ensuite impossible de dépasser le point mort. Nous devions, dans cette question, tenir compte des enseignements de Rosa Luxemburg, mais ces enseignements, on n'en comprend bien le sens que dans la pratique. La conception d'une seule bataille décisive nous a empêché d'éprouver nos forces dans des combats d'arrière-garde.

Si, enfin, il m'était permis de prononcer une petite hérésie, je dirais : « Nos vieilles expériences ont également entravé notre action. Nous nous rappelions d'une façon encore trop vive la correction que nous avons reçue du 3^e Congrès, à cause de l'action de mars. C'est pourquoi, lorsque nous fûmes réduits aux seules forces du Parti communiste, notre faculté de décision fut paralysée.

Perspectives

Malgré tout, malgré les erreurs, malgré la trahison, malgré la dictature militaire, malgré l'interdiction du Parti, nous sommes pleins de confiance dans l'avenir. L'interdiction du Parti entrave notre action, certes, mais elle n'a pas détruit l'appareil du Parti, et l'on peut dire que le Parti a conservé son prestige, malgré la défaite, car la trahison de la social-démocratie a été trop manifeste. Le Parti tend toutes ses forces pour tirer la leçon des erreurs qu'il a commises, et pour remédier aux lacunes de son organisation.

Les circonstances sont favorables. La situation en Allemagne reste révolutionnaire. La dictature est faible, parce qu'elle ne s'appuie que sur le gros capital et sur aucune autre couche sociale. La faillite financière subsiste. Les 1.200 millions de marks-or, grâce auxquels on a pu péniblement stabiliser, pendant deux mois, le change allemand, ont déjà été dévorés. La politique d'épargne à l'intérieur, les licenciements de fonctionnaires, la ruine des organismes économiques, etc., tout cela constitue une politique catastrophique. La crise économique est effroyable, et il n'existe aucune perspective d'amélioration. Les questions extérieures ne sont pas résolues, et elles ne peuvent l'être qu'aux dépens de l'Allemagne.

Sept millions d'ouvriers, c'est-à-dire presque la moitié de la classe ouvrière allemande, chôment complètement ou partiellement. La misère des masses est effroyable.

Mais la force de la classe ouvrière n'est pas brisée. Seul, celui qui connaît exactement la situation des ouvriers en Allemagne, peut comprendre l'héroïsme que nécessite la lutte actuelle des ouvriers métallurgistes de Berlin et des mineurs de la Ruhr, pour l'augmentation des salaires et la journée de huit heures. Ces ouvriers combattront avec plus de courage encore, lorsque l'heure sera venue de la lutte pour la liberté, et l'heure approche.

Le développement de la conscience de classe des masses ouvrières allemandes fait de grands progrès. C'est ce que montre la lutte qui se poursuit au sein des syndicats, depuis le Congrès de Weimar. C'est ce que montre également la tension profonde qui règne dans la social-démocratie, et qui s'est manifestée au Congrès du parti social-démocrate saxon.

La révolution s'approche en Allemagne !

G. BERLING.

L'abondance des matières

nous oblige, à notre grand regret, de renvoyer au prochain numéro :

des articles de *Zinoviev*, *Trotsky*, etc., sur le « cours nouveau » du parti bolchevik ;

la suite du récit de *Chliapnikov* : « A la veille de la Révolution » ;

les thèses de la Fédération berlinoise sur la situation du Parti allemand ;

la chronique internationale (*Victor Serge*, etc.) ;

l'article de *Boris Souvarine* sur le Congrès de Lyon ;

les lettres de nos lecteurs ;

etc., etc.

LISEZ LES LIVRES DE LÉNINE :

L'Etat et la Révolution ;

La maladie infantile du Communisme ;

La Révolution prolétarienne ;

L'Impérialisme ;

Le rôle de la Jeunesse Communiste.

En vente à la Librairie de l'Humanité, 120, rue Lafayette, Paris.

G. ZINOVIEV

N. LÉNINE

Une brochure : 0 fr. 75

En vente à la Librairie de l'Humanité.

Le Gérant : VANDEPUTTE.



TRAVAIL EXÉCUTÉ
PAR DES OUVRIERS SYNDIQUÉS

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. DANGON
123, rue Montmartre, 123, Paris (2^e)
Georges Dangon, imprimeur.